

# **FNA 0232 - Planète à vendre**

**Richard Bessière**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# PLANÈTE A VENDRE



**FRICHARD  
BESSIÈRE**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions  
"Fleuve Noir"

**F. RICHARD-BESSIERE**

## **PLANÈTE À VENDRE**

COLLECTION  
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR  
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII<sup>e</sup>

© 1963 « Éditions Fleuve Noir », Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles,  
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,  
y compris l'U. R. S. S. et les pays Scandinave »

*À Jean Cocteau,  
en hommage respectueux et sympathique,  
F. R.-B.*

## CAPITRE PREMIER

Miss Grant ne m'a jamais pardonné d'avoir épousé cette chère et douce Margaret.

Non pas que je sois irrésistible, mais il est admis que certaines femmes s'attachent aux souvenirs. Et, en fait de souvenir, cette fille-là doit posséder une sacrée mémoire. Pire qu'Inaudi.

C'est peut-être ce qui me vaut la ration de fiel à laquelle j'ai droit chaque matin lorsque j'entre dans les bureaux du *New Sun*.

Il faut le dire, la secrétaire du patron est une belle fille. Carrossée comme une Chrysler, bronzée comme un maître nageur et dodue comme une caille. Pour un peu, elle battrait Margaret dans un concours de beauté à Palm-Beach.

Mais Dieu me garde d'avoir un jour cette idée si je tiens, non seulement à garder ma tête sur les épaules, mais encore à avoir le plaisir de continuer à donner à mes lecteurs leur pâture quotidienne.

Ce matin-là, donc, je me heurtai à miss Grant devant le bureau du boss et son petit sourire en coin ne me dit rien qui vaille.

Que pouvait-elle encore mijoter ?

— Hello, Syd, tombé du lit ce matin ?

Ce à quoi je répliquai fort aimablement :

— Pas de chance, trésor, j'ai couché sur le tapis.

— Scène de ménage ?

— Non, de yoga. Une fois par semaine, c'est très bon pour la santé et ça remet les idées en place. Vous devriez essayer ce truc-là pendant un mois. Je suis certain que ça vous remettrait complètement d'aplomb.

Elle me foudroya du regard, bomba le torse et répliqua un peu sèchement, en me désignant du pouce le bureau du patron, derrière elle :

— Moi, j'en connais un qui dans cinq minutes va vous mettre d'aplomb, faites-moi confiance.

Elle disparut sur ces bonnes paroles, et, lorsque je poussai la porte du bureau directorial, je me considérais comme un homme averti.

James Funnigan était là, derrière sa table de travail encombrée, noyé au milieu d'un épais nuage de fumée.

Mon premier soin fut d'aller ouvrir la fenêtre. Je n'ai jamais pu supporter l'affreuse odeur de ces cigares toscans dont raffole J.F. Il me laissa faire, attendit que l'air soit devenu plus respirable, puis il se leva.

— Quand vous serez prêt..., dit-il avec une légère impatience dans

la voix.

Je me laissai choir dans un fauteuil de cuir et lui lançai :

— Ça va, je vous écoute. Du nouveau ?

— Le sénateur Adams est mort.

Je le regardai avec méfiance.

— Ça, tout le monde le sait depuis huit jours.

— Et depuis huit jours, tout le monde ignore *comment* il est mort.

— D'une attaque, ce n'est pas un secret.

— Oui, c'est ce qu'on dit, et c'est ce que nous-mêmes avons été les premiers à annoncer.

— Où voulez-vous en venir ?

Le « boss » prit un exemplaire du *New York Herald* qui traînait sur son bureau et me le tendit.

La première édition de la matinée de ce canard consacrait un article sur six colonnes à la mort soi-disant mystérieuse du sénateur Adams.

Je parcourus l'article du regard et ce que j'appris alors me laissa perplexe. Le sénateur Adams était, paraît-il un vieux collectionneur et semblait s'être pris de passion pour certains objets rares ayant appartenu aux anciens Pharaons.

On citait notamment le roi Sourakhamon, auquel s'était particulièrement intéressé Adams, en dépit d'une malédiction légendaire qui frappait tous les profanateurs de son auguste tombeau.

Et Dieu sait si la liste était longue !

L'article était bien mené, mais, à mon avis, il puait le charlatanisme d'un bout à l'autre, d'autant plus que notre confrère fonçait tête baissée dans cette croyance absurde et ridicule en faisant du sénateur Adams une nouvelle victime de Sakmet, la déesse vengeresse des Pharaons.

Je me levai, lançai la feuille de chou sur le bureau et haussai les épaules en disant :

— Je n'ai jamais rien lu d'aussi lamentable.

— Lamentable ou pas, nous sommes grillés.

— Vous n'allez tout de même pas croire à ces sornettes, non ? La malédiction des Pharaons n'est qu'un conte pour enfants, et je n'y crois pas. Aucun homme de bon sens ne peut accorder le moindre crédit à une idiotie pareille.

Funnigan avança vers moi sa grosse tête rougeaude ravagée par la couperose et grogna :

— Et les inscriptions que portent les sarcophages à l'adresse des profanateurs ? Vous n'allez tout de même pas les nier ?

— Oui, je sais. « *Les ailes de la mort toucheront ceux qui dérangeront le sommeil du pharaon.* » Je connais la musique. Il n'en faut pas davantage pour créer une psychose.

J.F. eut un soupir désespéré puis revint à la charge :

— Écoutez, Syd, je vais vous confier un secret. Moi qui vous parle, je suis hanté. Oui, hanté, et je le serai jusqu'à la fin de mes jours.

— Par qui ? Par les Pharaons ?

— Mais non, c'est uniquement sur le plan familial. Une de mes grand-mères, autrefois, a odieusement trompé un de mes grands-pères.

— Lequel ?

— Son mari, bien sûr.

— Très intéressant. Et alors ?

— Eh bien, mon ancêtre a juré sur son lit de mort qu'il persécuterait toute la famille jusqu'au dernier des Funnigan.

— Drôle d'idée !

— Drôle ou non, cette prédiction n'a jamais cessé de se réaliser. J'en ai la preuve.

Agacé par ce boniment ridicule, je me servis un verre de Gilbey's, avalai une bonne lampée et demandai :

— Et comment s'y prend-il, ce cher homme ?

Le « boss », à son tour, vida son verre et son regard se perdit dans le vague.

— Mon pauvre Syd, si vous saviez... Je n'ai jamais rien vu de pareil. De temps en temps il apparaîût, la nuit, au milieu de la chambre et jamais dans le même costume. Une fois en mousquetaire, une autre fois en hussard, ou bien en page ou en bouffon. La semaine dernière, il était revêtu d'une armure. C'est hallucinant.

— Jamais en scaphandrier ?

— Non, pourquoi ?

Je fronçai les sourcils :

— Parce que, dans ces cas-là, c'est toujours ainsi que ça se termine. Après, Dieu sait ce qui peut se passer.

Je dus faire un effort pour ne pas éclater de rire devant la mine ahurie de Funnigan et, tandis qu'il vidait deux verres coup sur coup pour se remonter le moral, j'en profitai pour lui déclarer sur un autre ton :

— Un bon conseil ! Oubliez votre ancêtre et toute cette superstition de pharaon qui ne tient pas debout.

— Passe pour mon ancêtre, ça ne regarde que moi, répliqua sèchement le « boss », mais en ce qui concerne Sourakhamon et le sénateur Adams, je veux des résultats. Trouvez n'importe quoi, fouillez dans toute la dynastie de ce Pharaon et filez en Égypte s'il le faut. Je vous donne carte blanche pour pondre un reportage sensationnel. Il s'agit de vendre des journaux, ne l'oubliez pas.

Je n'eus même pas le temps d'émettre une petite opinion personnelle, car il ouvrit la porte et ajouta :

— Vous êtes prévenu. Si nous sommes encore grillés par nos confrères, je vous en rends responsable.



Et voilà ! Une fois de plus, j'étais fixé sur ce qui m'attendait en cas d'échec.

Je claquai la porte derrière moi, haussai les épaules et, avant de quitter le *New Sun*, ne pus m'empêcher de lancer à la délicieuse miss Grant :

— Vous pouvez aussi essayer la planche à clous, trésor, ça vous redonnera des couleurs. Bye, bye !

## CHAPITRE II

Je passai la journée à fouiller dans toutes les bibliothèques de New York pour essayer de trouver un point de départ à ce reportage dont m'avait chargé le patron, mais ne découvris que des éléments sans valeur, tous entachés de superstitions anciennes auxquelles il m'était difficile d'ajouter foi.

En effet, comment expliquer logiquement que le fait de toucher un objet ayant appartenu à Sourakhamon (pour ne citer que celui-là, car la même croyance se manifestait, paraît-il, pour un nommé Toutankhamon) puisse entraîner sur vous la pire des malédictions ?

Certes, j'avais noté la présence d'une variété de virus, que les savants avaient découverte dans les bandeaux des momies, « l'aspergillus niger », que l'on disait être la cause de certaines maladies mystérieuses qui avaient frappé un bon nombre d'égyptologues.

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, ces virus, après plusieurs milliers d'années, avaient conservé tout leur étrange pouvoir et toute leur dangereuse activité.

Cela était un fait acquis et n'étonnait personne, mais qu'un arrêt de cœur soit provoqué par le simple contact d'un objet, et qu'il se trouve sur cette bonne vieille terre des gens capables de croire toutes ces balivernes me paraissait révoltant.

C'est aux prises avec ces sombres pensées que je gagnai mon domicile dans Broadway et il y avait à peine cinq minutes que j'étais dans l'appartement que Margaret et Bud faisaient irruption, les bras chargés de paquets et la mine réjouie.

Margaret m'embrassa au passage, mit les colis dans un coin, tandis que je lui faisais aimablement remarquer qu'elle arrivait bien tard.

Elle sourit, amusée, et me désigna notre fils.

— C'est la faute de Bud, mon cher. Il a coincé l'ascenseur chez Macy<sup>(1)</sup>. Il a fallu une heure pour le réparer. Tu parles d'un vacarme, il fallait voir ça.

— Ça ne m'étonne pas, ce gosse ne fait que des bêtises.

— C'est ça, donne-lui des complexes.

— Rassure-toi, il est blindé comme un tank.

— Avoue qu'il a de qui tenir, non ? Allons, aide-moi plutôt à ouvrir les paquets.

Je m'exécutai de bonne grâce et jetai un coup d'œil sur les robes, les chemises de nuit à volants, les dessous froufrouants et les pull-overs en « acier trempé » destinés à Bud. (Dans le fond, je ne me suis jamais

leurré sur la qualité des vêtements que nous achetions pour Bud. Ce gosse est pire qu'Attila.)

Il y en avait pour plus de deux cents dollars, et je commençais déjà à faire la grimace lorsque Margaret me retira des mains un paquet assez volumineux et soigneusement emballé.

— Un instant, me dit-elle, c'est une surprise pour toi.

— Pour moi ?

— N'est-ce pas ton anniversaire ? Ferme les yeux, mon chéri, et ne bouge pas.

J'obéis, entendis le rire étouffé de Bud, puis la voix de Margaret qui s'écriait :

— Maintenant, regarde !

J'en eus le souffle coupé.

La statuette que j'avais devant les yeux était une pure merveille. Au soin et à la délicatesse du travail, on pouvait juger de l'importance du personnage dont on avait cherché à reproduire les traits et la silhouette.

Il portait une coiffe à barbes cannelées, un gorgerin d'émaux et un pagne étroit bridant les hanches.

La hardiesse du trait, l'éclat de la couleur et la finesse extrême des contours relevaient d'un art antique que je n'arrivais pas à définir.

Avant même que je puisse exprimer mon admiration, Margaret s'écriait, enthousiasmée :

— N'est-ce pas qu'elle est magnifique ? Je savais que cela te ferait plaisir. Oh, Syd, que je suis heureuse ! Si nous la placions sur le guéridon, devant la fenêtre ?

Elle réfléchit, changea d'avis :

— Non, dans la niche, près du bar, ce sera mieux. Qu'en penses-tu ?

— Margaret, tu as fait une folie.

— Rassure-toi, je l'ai eue pour une bouchée de pain.

— Eh bien, au moins, ça me console, fis-je en lorgnant vers les robes et les chemises de nuit. Je commençais à m'effrayer.

— J'ai trouvé. Elle fera plus d'effet sur le bahut, entre les deux chandeliers.

Je fis la grimace, légèrement déçu, et répliquai :

— Réflexion faite, elle sera très bien dans le couloir, avec les autres bibelots.

Margaret pivota sur elle-même ; complètement ahurie :

— Mais... Syd... c'est un objet de valeur...

— Un moulage, certainement !

— Tu es fou, c'est une pièce de collection. On me l'a vendue pour de l'authentique.

— Sais-tu au moins ce que c'est ?

— Bien sûr, c'est une statuette égyptienne qui provient du Pharaon

Sourakhamon.

Une morsure de cobra capello ne m'aurait pas produit plus d'effet.

Je restai un instant littéralement assommé, incapable de prononcer le moindre mot. Puis je demandai faiblement :

— Quel nom as-tu dit ?

— Je l'ai peut-être un peu estropié, et je m'en excuse, mais il me semble bien que c'est Sourakhamon.

— Oui, papa, c'est vrai, coupa Bud en secouant énergiquement la tête, c'est Sourakhamon.

— Eh bien, Syd, que t'arrive-t-il ?

Je regardai Margaret :

— Pose cette statuette quelque part et essayons de nous entendre. Où l'as-tu dénichée ?

— Chez Walcott, dans la 52<sup>e</sup> rue.

— Combien ?

Margaret parut embarrassée pour me répondre, mais, comme j'insistais, elle finit par avouer :

— Un cent.

— Voyons, c'est une plaisanterie...

— Je te répète que je l'ai eue pour un cent. Mais enfin, qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Oui, papa, c'est vrai, intervint Bud une fois de plus, et même que...

— Tais-toi, coupai-je, laisse-nous parler.

— Mais enfin, Syd...

— Fais manger le gosse et couche-le. Nous allons faire un saut jusque chez Walcott. Il se trouve que je suis chargé d'un reportage au sujet de ce Pharaon et de ses (j'allais dire maudits, mais je me retins) objets. Je tiens à tirer cette histoire au clair.

Margaret haussa les épaules et fit ce que je lui demandais sans poser de questions, tandis que je remplaçais la magnifique statuette dans son emballage.

Dix minutes plus tard, nous nous engouffrions dans la Buick garée devant l'immeuble et je fonçais vers la 52<sup>e</sup> rue.

Malgré l'heure avancée, nous espérions bien arriver avant la fermeture du magasin d'antiquités de Walcott.

Je dois avouer que ma hâte de savoir était telle que j'appuyai un peu sur le champignon, et j'eus la chance de ne rencontrer aucun agent en mal de sifflet.

Lorsque nous nous arrê tâmes devant la boutique, elle était encore éclairée, mais Walcott s'apprêtait à fermer.

Nous nous élançâmes sur le trottoir et je notai que Walcott marquait un temps d'hésitation en reconnaissant Margaret.

J'allai droit sur lui. Walcott était un homme petit, mielleux, d'âge

indéfinissable, à croire que sa personne tout entière s'était mise au diapason de la marchandise qui l'entourait.

Dans le fond, il ne détonnait pas, et sa voix poussiéreuse était bien celle qui convenait au décor.

Je déballai la statuette et la lui présentai :

— Vous avez vendu cet objet à ma femme, il y a une heure. Vous vous en souvenez ?

Walcott posa sur moi ses petits yeux éteints, puis il hocha la tête avec un pâle sourire.

— C'est exact. Elle est magnifique, n'est-ce pas ? Pour un anniversaire, on ne peut être plus comblé.

— Là n'est pas la question. C'est au sujet de l'authenticité.

— Je vous la garantis sur facture.

— Même pour un cent ?

— Peu importe le prix. Je ne l'avais d'ailleurs achetée que deux cents à celui qui me l'a vendue.

— Puis-je connaître le nom de ce mécène ?

Walcott accentua son sourire, puis s'écarta précautionneusement de la statuette que j'avais placée devant lui.

— Le sénateur Adams. Mais il est mort, vous ne l'ignorez pas.

— Adams ?

Le rire de l'antiquaire résonna lugubrement dans la boutique.

— Oui, Adams, seulement quelques heures avant de mourir. Étrange, n'est-ce pas ? Et dire que j'ai été assez sot pour ne pas comprendre ce qu'il essayait de faire ! Deux cents, j'ai acheté deux cents cette statuette de Sourakhamon en pensant que je faisais la plus belle affaire de ma vie. Je pensais qu'Adams était fou, alors qu'en vérité c'est moi qui l'étais. Et il avait ajouté : « Le jour où vous déciderez de vous en débarrasser, ne la vendez que la moitié du prix que vous l'avez achetée. C'est tout ce que je puis vous dire. »

Le rire de Walcott s'accroût et je sentis l'irritation me gagner.

— C'est bien le diable si je comprends quelque chose, me souffla Margaret. Cet homme est cinglé, nous ferions mieux de filer.

Mais je m'avançai vers Walcott, bien décidé maintenant à en savoir davantage.

— Un instant, voulez-vous ? J'aimerais savoir ce qui vous a poussé à vendre cette statuette à ma femme ?

L'antiquaire regarda Margaret, puis hocha la tête à plusieurs reprises.

— Eh bien, je vais vous le dire, débita-t-il d'une voix sourde. Cette statuette est maudite, et celui qui la possède est damné jusqu'à la fin de ses jours s'il ne trouve pas le moyen de s'en séparer. Je m'en suis rendu compte dès que je l'ai eue en ma possession, croyez-moi. Il ne m'est arrivé que des malheurs, rien que des malheurs. Ça a commencé

par un début d'incendie dans l'arrière-boutique, puis un krach en Bourse où j'ai perdu toutes mes économies. Hier encore, j'ai failli me faire écraser en sortant de chez moi. Je n'osais plus sortir et je vivais avec cette perpétuelle obsession. Et pas un client dans cette boutique depuis huit jours. Alors, votre femme est entrée et j'ai su la convaincre de l'acheter.

— Pour un cent ?

— Bien sûr ! J'ai suivi les conseils d'Adams.

— Cette histoire est ridicule, car en somme, Adams est mort *après* s'être séparé de la statuette.

— D'une maladie de cœur, alors que rien ne le laissait prévoir, cher monsieur. Pour lui, c'était trop tard, et il était déjà condamné. Maintenant, quittez cette boutique et que je n'entende plus jamais parler de vous. J'ai dit tout ce que je savais.

Il nous poussa jusqu'à la porte, l'ouvrit, et ajouta avant de nous quitter :

— Racheter la paix de son âme pour un cent, avouez que c'est quand même une bonne affaire, n'est-ce pas ? Quant à vous, je vous plains de tout mon cœur, car jamais vous n'arriverez à la vendre... Un demi-cent, ça n'existe pas.

Il partit d'un nouvel éclat de rire et nous claqua la porte au nez. Ce rire-là, je l'entendais encore dans mes oreilles lorsque je regagnai la Buick et, à peine installé sur les coussins, je lorgnai vers la statuette que Margaret tenait sur ses genoux.

J'essayai de sourire pour calmer ma nervosité et lançai négligemment à ma femme :

— Tu as raison, elle fera très bien sur le bahut, entre les deux chandeliers.

— Dis donc, Syd, tu ne crois pas...

— Tu ne vas tout de même pas te laisser influencer par ce vieux fossile, non ?

Je mis le contact et m'apprêtais à démarrer lorsque je vis Walcott quitter sa boutique et traverser la rue devant la Buick.

Ce qui se passa alors fut tellement rapide et inattendu que je n'eus que le temps de saisir le bras de Margaret, au moment où je vis le camion foncer droit sur Walcott.

Il y eut un terrible grincement de freins, un atroce hurlement de pneus sur la chaussée.

Le corps de Walcott, happé par l'avant du camion, fut projeté sur le trottoir avec une violence inouïe.

Il s'abattit comme un pantin désarticulé, perdant son sang en abondance.

Déjà les passants se précipitaient vers lui. Un agent de police, de garde au carrefour, quitta son mirador pour s'élancer et bloquer la

circulation.

J'en profitai pour me précipiter à mon tour, laissant Margaret dans la voiture.

Lorsque je revins, je ne pus m'empêcher de dire, avec une inquiétude involontaire dans la voix :

— Fracture du crâne. Il est mort sur le coup.

## CHAPITRE III

Bud dormait à poings fermés lorsque nous regagnâmes notre domicile et, rassuré de ce côté-là, je m'empressai de nous servir deux Gilbey's bien tassés. Ma femme et moi en avions sérieusement besoin.

Je tendis un verre à Margaret et ne pus m'empêcher de lui lancer avec une pointe d'irritation :

— Cesse donc de faire cette tête-là !

— Je pense à Walcott, c'est affreux.

— Si tu veux le savoir, on enregistre en moyenne chaque jour, et dans cette ville, une centaine d'accidents mortels.

Elle soupira et murmura :

— Pour Walcott, c'était différent. J'en suis sûre.

— Tu es ridicule. Il ne s'agissait que d'un accident. Un accident banal et rien de plus. Maintenant, je crois que tu ferais mieux d'aller te coucher, de dormir et d'oublier cette histoire. J'ai un travail à terminer.

— Syd !

— Quoi encore ?

Elle s'élança vers moi et se blottit dans mes bras.

— Syd, j'ai peur !

C'était le ressort qui lâchait, et c'était bien ce que je redoutais. J'essayai toutefois de rester calme pour lui redonner confiance, mais je savais bien que ce serait en pure perte. Lorsqu'une idée se loge dans le crâne de Margaret, il n'est pas facile de l'en déraciner, croyez-moi. Peut-être doit-elle cela à ses origines irlandaises ou à son signe zodiacal (le Taureau, en l'occurrence), je l'ignore, mais le fait est que les deux doivent y contribuer pour une large part.

Elle murmura :

— Syd, souviens-toi de ce que t'a dit Walcott au sujet de la statuette.

— Des sornettes. Je n'y crois pas.

— Pourtant il est mort.

— *Après s'être débarrassé de ladite statuette.* Ce qui prouve bien que l'honorable Sourakhamon n'est pour rien dans cette histoire. Tout comme pour le sénateur Adams.

Margaret se recula et désigna la statuette déposée sur une table.

— Et tout ce qu'elle lui a occasionné comme calamités le temps qu'il l'a eue en sa possession, hein ? Pour toi, ça ne compte pas ?

— Il n'y a jamais eu plus malheureux et plus malchanceux que mon arrière-grand-père. Quatre maladies chroniques, six fois ruiné, et scalpé par les Indiens à soixante-douze ans, au moment où il trouvait



sa première pépite dans un rio de l'Arkansas. Et je n'ai jamais entendu dire qu'il avait possédé la statuette de Sourakhamon.

— Très spirituel ! Alors, si je comprends bien, tu tiens à conserver cet objet ?

— Bien sûr. C'est le cadeau le plus sensationnel que tu m'aies jamais fait, ma chérie.

— Même si elle est maudite ?

Je pris le temps de me servir un autre verre avant de répondre. Cette conversation commençait à devenir assommante.

— En admettant qu'elle le soit, de toute façon nous sommes dans le bain, et le fait de la faire disparaître n'arrangerait certainement pas notre situation. Quant à la repasser à quelqu'un d'autre, avoue que cela poserait un véritable cas de conscience. Tu ne crois pas ?

Margaret me foudroya du regard et prit la direction de la chambre à coucher. Sur le pas de la porte, elle se retourna, furieuse, et me lança crânement :

— Syd, tu es un monstre. As-tu seulement pensé à Bud ? L'exemple de ton arrière-grand-père ne te suffit donc pas ?

Elle éclata en sanglots et claqua rageusement la porte, me laissant seul avec de drôles de pensées.

Bud ! Pourquoi avait-il fallu qu'elle me parle de Bud ?

Je n'ai jamais cru à ces sortes de superstitions, mais je dois avouer que le raisonnement de Margaret avait sérieusement ébranlé mes convictions.

Et s'il existait un mystère logiquement inexplicable, mais qui puisse trouver sa valeur dans un domaine surnaturel échappant complètement à notre entendement humain ?

Après tout, pourquoi pas ?

Dans le fond, et tout cléricisme mis à part, personne n'avait jamais contesté les stigmates de François d'Assise et de Thérèse Neumann, ni même prouvé leurs mystérieuses origines. On ne s'était borné qu'à constater le phénomène sans jamais trouver la moindre explication rationnelle.

Pouvait-on d'autre part nier les prédictions d'Isaïe et de Nostradamus ?

Évidemment, cela n'avait rien de comparable avec la malédiction légendaire des pharaons, et surtout celle de Sourakhamon en particulier, mais il faut reconnaître que de tels exemples vous obligent, dans certains cas, à réviser vos opinions, même si vous êtes le plus acharné des contradicteurs.

Pourtant, je refusais encore de me laisser convaincre entièrement, et j'essayais malgré tout d'orienter mes articles dans le sens le plus adéquat, pour rester dans la logique des choses, par crainte du ridicule.

Malheureusement, je n'arrivai pas à coucher sur le papier plus de trois lignes sensées. À croire que cette maudite statuette m'avait ôté toute inspiration.

J'envoyai tout au diable et pris la décision d'aller me coucher.

Mais je n'arrivai pas à fermer l'œil de la nuit. Mon esprit était accaparé par toutes sortes de pensées, et la statuette de Sourakhamon devenait pour moi comme une sorte d'obsession dont je ne parvenais pas à me défaire.

J'avais beau m'en défendre, je sentais cette sorte de psychose s'emparer petit à petit de moi.

\*  
\* \*

Le lendemain me retrouva grincheux et grognon et, quand je sautai du lit, j'étais plus décidé que jamais à connaître le fin mot de cette histoire qui me hantait.

J'avais décidé de faire une enquête sur les différentes personnes qui avaient eu en leur possession la statuette égyptienne.

Je commencerais par la famille du sénateur Adams.

Mon café avalé, je descendis et mon premier soin fut d'acheter au marchand que je connaissais bien la première édition du *New Sun*, comme je le faisais chaque matin avant de me rendre au bureau.

J'y jetai un coup d'œil et tombai sur un gros titre en première page :

UNE ÉRUPTION VOLCANIQUE D'UNE PUISSANCE INCROYABLE  
FAIT SURGIR UNE ÎLE DANS LE PACIFIQUE.

Suivait un article en provenance d'Honolulu, consacré aux importantes manœuvres engagées par la marine américaine au large des îles Hawaïi. L'amiral Benson, au cours d'une rapide déclaration, décrivait le phénomène dont il avait été personnellement témoin à bord de son destroyer.

Les sismographes étaient brusquement entrés en action, mais la puissance et la rapidité du séisme avaient été telles que nul n'avait pu éviter les trombes d'eau qui s'étaient abattues sur les navires placés sous le commandement de Benson.

Une vedette lance-torpilles avait sombré corps et biens, victime du cataclysme.

Toujours d'après Benson, une île d'une superficie de 4 km<sup>2</sup> avait surgi à cet instant des flots tumultueux, à près de 300 milles au sud d'Hawaïi, provoquant un terrible raz de marée dont les effets avaient été ressentis jusqu'aux îles Marquises.

Pour l'instant, je n'attachai à cet article qu'une importance très relative. Je le considérais comme un simple fait divers, trop accaparé que j'étais par mes propres soucis.

Tandis que je me dirigeais vers l'endroit où j'avais, la veille au soir,

garé ma voiture, je restai pétrifié sur place tandis qu'un cri étouffé m'échappait.

Voyons, ce n'était pas possible.

Je longeai la file de voiture en stationnement, allai jusqu'au carrefour, puis revins sur mes pas, refusant d'en croire mes yeux.

Après avoir hésité quelques secondes, je laissai échapper un chapelet de jurons et revins chez moi en trombe.

— Margaret, m'écriai-je, on a volé la voiture.

Elle haussa les épaules et répondit tranquillement :

— J'en étais sûre. Voilà que ça commence.

— Arrête. Je te préviens que je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Dans ce cas, téléphone à la police. Qu'est-ce que tu attends ?

Je bondis vers l'appareil, mais, dès que j'eus porté l'écouteur à mon oreille, je devins tout pâle.

Comme par un fait exprès, le téléphone était en dérangement et je ne pus obtenir aucune communication.

Il y avait un poste public dans l'immeuble, et je m'y ruai pour signaler au district le vol de ma voiture, non sans cesser de me demander ce qui allait encore bien pouvoir m'arriver. Décidément, la journée s'annonçait assez mouvementée.

À mon retour, je trouvai Margaret et Bud agenouillés dans le living-room, en train de ramasser les morceaux d'un magnifique vase vénitien d'une valeur inestimable. Un vieux souvenir de famille auquel nous tenions, hélas ! beaucoup, Margaret et moi.

Le plus gros morceau était de la taille d'un cachou, et rien qu'au geste de Margaret en me désignant la catastrophe, je compris son désespoir.

— Et voilà que ça continue, me dit-elle, nous n'en sortirons jamais.

Comme j'étais sur le point d'exploser, elle haussa les épaules et prit un air résigné.

— Mon pauvre Syd, il va falloir nous faire une raison, que tu le veuilles ou non. Car ce n'est pas fini.

— Écoute-moi bien, Margaret. Essayons de rester calmes et d'envisager froidement notre situation. En supposant, – je dis bien en supposant, – que cette statuette possède les pouvoirs maléfiques que l'on veut bien lui prêter, je pense que nous devons trouver un moyen de nous en débarrasser le plus vite possible. Mais encore faut-il trouver ce moyen.

— Enfin, tu commences à devenir raisonnable. Il y a du progrès.

— Disons que je ne tiens pas à ce que tu mettes dans la tête de Bud que je suis un père indigne, tranchai-je.

— Soit, mais s'il faut en croire les paroles de Walcott, impossible de la revendre, puisque je l'ai achetée un cent.

— Mais, maman, fit Bud.

— Bud, tais-toi, coupai-je, laisse parler ta mère.

— Reste à savoir, enchaîna Margaret, la valeur que l'on peut attacher à cette tradition.

— C'est bien ce que je suis décidé à savoir.

— Dis, papa...

Bud tirait sur ma veste de toutes ses forces, et je me résignai à l'écouter une bonne fois pour toutes.

— Parle, dépêche-toi.

— C'est pour la pièce que maman a donnée au monsieur.

— Quelle pièce ?

— La pièce d'un cent.

— Et alors ?

Bud fouilla dans sa poche et une pièce d'un cent apparut dans sa main. Margaret et moi, nous nous regardâmes, ahuris, puis je raflai la pièce en criant à Bud :

— Comment est-ce possible ? Comment as-tu fait ?

— C'est lorsque le monsieur à tourné le dos... que je l'ai prise sur le comptoir.

Bud se mit à rire, tout fier de son exploit, et ajouta :

— Je voulais le dire depuis hier, mais vous m'empêchez toujours de parler.

— Bonté divine, s'écria Margaret les yeux au ciel, nous sommes sauvés. Syd, notre fils est un génie.

— Que veux-tu dire ?

Elle me regarda, surprise que je n'aie pas encore compris ce qui lui paraissait très clair et daigna expliquer :

— Enfin, voyons, c'est facile à comprendre. Du moment que Bud a repris la pièce, cette maudite statuette ne nous appartient pas, elle reste toujours la propriété de Walcott. Ce qui expliquerait entre autres l'accident dont le pauvre homme a été victime. C'est vraiment malheureux pour lui, mais enfin !

Comme je l'écoutais sans rien dire, elle poursuivit :

— La solution la plus simple serait de rendre cet objet à la famille Walcott, mais je viens d'apprendre, grâce au journal, qu'il n'en possédait aucune. Walcott était seul au monde. Il nous reste encore la possibilité de vendre ça pour un cent.

Elle parut réfléchir, puis se frappa le front :

— J'ai trouvé. Nous allons le revendre à Funnigan. Lui, il achèterait n'importe quoi. Ne t'inquiète pas, mon chéri, je m'en charge.

— Doucement, doucement, ne nous emballons pas. À mon avis, la solution est loin d'être aussi simple, car je suis en train de me demander si c'est le fait d'acheter cet objet ou simplement celui de l'avoir en sa possession qui attire la malédiction de Sourakhamon. Les événements de la matinée semblent bien confirmer ce dernier cas.

Margaret avait froncé les sourcils et il me semblait qu'elle avait perdu d'un coup tout son aplomb et son empire.

— Qu'allons-nous faire, Syd ?

Plus que jamais, j'étais décidé à aller jusqu'au bout. Cette histoire-là avait tout de même quelque chose de fascinant et d'extraordinaire à la fois, et le casse-cou qui sommeillait en moi revint brusquement en surface.

Je pris donc sur-le-champ les décisions qui s'imposaient. Il convenait de nous séparer de Bud et de le confier pour quelque temps à la grand-mère de Margaret qui demeurait en banlieue. Ensuite il faudrait veiller sur notre propre sécurité tout le temps que nécessiterait l'enquête que j'allais entreprendre.

Pas très convaincue, ma chère et douce Margaret accepta néanmoins ma proposition, et c'est alors que nous bouclions les valises de Bud que ce diable de petit bonhomme, qui avait hérité de la maladresse de sa mère, cassa la statuette.

Elle tomba sur le parquet et se partagea en deux.

Décidément, ce gosse n'en ratait aucune, et j'en vins à redouter le pire lorsque Margaret, qui s'était précipitée, poussa un petit cri étouffé.

— Qu'est-ce qui arrivé ? demandai-je, prêt à tout.

— Regarde !

Elle tenait dans sa main une sorte de rouleau de papier qu'elle avait extrait de l'intérieur de la statuette et qu'elle examinait avec surprise.

Je me penchai à mon tour et dépliai le rouleau, en constatant à mon grand étonnement qu'il était couvert de signes bizarres, nullement altérés par le temps.

Margaret demanda d'un ton incertain :

— Que signifient tous ces dessins ?

— Ce sont des hiéroglyphes.

Elle me regarda comme si j'avais proféré une énormité, et je préférai lui expliquer :

— C'est l'écriture des premiers Égyptiens.

— Drôle d'écriture ! Une véritable basse-cour !

Il ne pouvait y avoir aucun doute. Le papyrus que nous venions de découvrir avait certainement la même authenticité que la statuette qui le renfermait, et l'idée me vint subitement que je tenais peut-être là un point de départ des plus sérieux dans l'affaire qui me préoccupait.

Le mieux était d'essayer de joindre le professeur Lindsay, le seul que j'estimais capable de traduire correctement ces hiéroglyphes.

J'embarquai alors Margaret et Bud dans un taxi, filai jusqu'au district pour déposer ma plainte, louai une Mercury au prochain garage et, une heure plus tard, me présentai chez Lindsay.

Ce vieux savant, que je connaissais de longue date, accepta

volontiers de m'aider, et me demanda quelques heures pour effectuer le travail que je lui confiais.

Rassuré sur ce point, je pris congé de lui et me trouvai, en fin de matinée, en plein cœur de Wall Street, devant la somptueuse demeure de feu le sénateur Adams.

Ce que je devais apprendre ce jour-là allait encore bouleverser toutes mes opinions en matière de croyance et de superstition, en m'entraînant du même coup dans la plus folle et la plus fantastique des aventures qu'il soit donné de vivre à un mari dont la femme n'oublie jamais l'anniversaire.

Et quel anniversaire... croyez-moi !

## CHAPITRE IV

Walcott n'avait pas menti, et j'en eus la preuve après mon entrevue avec la veuve du sénateur Adams.

Ce vieux collectionneur avait obtenu la statuette de Sourakhamon pour seulement quatre cents. Il la tenait, paraît-il, d'un nommé Lewis, que je parvins à dénicher dans le Bronx, complètement sur la paille, si l'on me pardonne cette allusion gratuite, mais que ne pouvait que confirmer l'infect grabat sur lequel il achevait sa misérable existence.

Lewis avait tout perdu, sa fortune, sa famille, et même une jambe dans la gueule d'un requin au cours d'un naufrage.

Un billet de dix dollars lui délia la langue, et il accepta de me confier ses malheurs. Bien entendu, il les mettait tous sur le compte de cette maudite statuette dont l'origine, rien que d'en parler, le glaçait encore d'effroi.

Tout comme il l'avait fait lui-même vis-à-vis d'un certain Dick Sanders qui la lui avait vendue huit cents, le sénateur Adams avait bien essayé de lui rendre la statuette, mais Lewis, cela se devine, n'avait rien voulu entendre et s'était contenté de donner à son successeur les mêmes conseils qu'il avait reçus de Sanders : trouver un nouvel acquéreur et revendre la statuette à moitié prix.

Ce Dick Sanders habitait Chicago et j'eus de ses nouvelles en téléphonant à un de mes amis, reporter comme moi, qui voulut bien se charger de l'enquête.

Lorsqu'il me rappela, une heure plus tard, ce fut pour m'annoncer que le pauvre diable qui m'intéressait avait échoué dans une maison de santé, où il passait ses journées à insulter, dans son délire, la mémoire d'un pharaon que personne ne connaissait.

Mais un vague parent, au courant de l'affaire, avait donné le tuyau. Sanders avait acheté la statuette au Brésil, pour seize cents, à Antonio Mendez, un jeune chanteur de bossa-nova, appelé à faire une éblouissante carrière dans la chansonnette.

Cette fois, je n'eus pas besoin de câbler à Rio pour savoir ce qu'était devenu le chanteur de charme.

Une maison de disques me renseigna sur-le-champ. Antonio Mendez s'était suicidé quelques mois auparavant, victime d'une déchéance foudroyante que rien ne pouvait expliquer.

Le reste était sans importance, et je ne crus pas utile de prolonger cette enquête, car les éléments que je possédais déjà me paraissaient assez édifiants.

Bien entendu, ce que j'ignorais, c'était le prix initial de ce bibelot, et

j'en vins à me demander quelle était la somme fabuleuse versée par le premier acquéreur, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, si l'on tenait compte de la progression géométrique des achats.

C'est une question que j'étais encore à cent lieues de résoudre lorsque je revins chez le professeur Lindsay.

Ce dernier avait achevé la traduction du manuscrit et, dès que je me trouvai en sa présence, il me débita d'un trait :

— Ahurissant ! Stupéfiant ! Inconcevable ! Je n'ai jamais rien traduit d'aussi sensationnel. C'est le plus grand jour de ma vie.

— J'aimerais bien pouvoir en dire autant, fis-je remarquer tandis que Lindsay me présentait ses notes.

Il fouilla dans ses papiers, prit un feuillet et me confia :

— Il s'agit d'un message que le roi Sourakhamon envoyait à son fils Ménès, réfugié en Haute-Libye, après la défaite de Séthis. J'ai consulté mes archives et il se trouve, en effet, que cette gigantesque bataille est mentionnée sur des tablettes, mises à jour récemment aux environs de Thèbes. Jusqu'à présent, personne n'avait porté le moindre crédit à ces documents, mais ce que je viens de traduire éclaire d'un jour nouveau cette période reculée de l'histoire égyptienne. Tout me laisse supposer que deux empires colossaux se disputaient le monde, à cette époque que l'on peut situer entre le 6<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> millénaires avant Jésus-Christ. Deux empires possédant une civilisation incroyable et défiant toute logique, n'en déplaie aux théories classiques des humanistes et des anthropologistes.

Il prit un autre feuillet, y jeta un rapide coup d'œil et enchaîna avec une certaine fébrilité :

— L'ennemi juré de Sourakhamon me paraît être cet empire des Indes dont parlent les anciens manuscrits indous, principalement le « Livre de Dzayan » et le « Malia Bharata ». Ces manuscrits nous révèlent comment l'humanité de cette époque fut détruite et submergée par des armes contenant « *la base fondamentale de la puissance universelle* ». Et ces récits comportant tant d'horreurs similaires à celles de notre temps sont vraiment stupéfiants, il faut l'avouer. C'est alors que Sourakhamon fut sur le point de connaître la défaite et la reddition qu'il confia ce message à une statuette et l'envoya à son fils.

Lindsay me regarda à travers ses grosses lunettes d'écaille, puis, après une légère hésitation, me déclara tout net :

— J'ai gardé pour la fin le plus ahurissant de toute cette histoire.

— Vous savez, fis-je, au point où j'en suis, rien ne peut plus m'étonner.

Lindsay arquait ses sourcils et haussa les épaules.

— Soit, dit-il, alors écoutez ce passage. « *Mon fils bien-aimé, la défaite de notre armée est imminente, et j'ai déjà fait moi-même le sacrifice de ma*



*vie. Mais notre race survivra et c'est elle qui un jour dominera le monde, car rien ne peut s'opposer à la volonté de nos dieux. Déjà mes ministres et mes plus fidèles sujets ont gagné en hâte notre base secrète et seront acheminés sur Xérès selon les plans prévus. C'est sur ce nouveau monde que nous poursuivrons notre lutte et renforcerons notre puissance. Peu important les siècles, le temps est notre allié, et lorsque l'heure sonnera, la justice régnera à nouveau sur cette Terre que l'on nous refuse. Va, mon fils, gagne par tes propres moyens notre base secrète, un appareil t'attendra pour te conduire sur la planète Xérès, dont je te fais le seul et unique légataire. Et avec toi, que la volonté de nos dieux s'accomplisse ! »*

Lindsay reposa doucement le feuillet sur sa table de travail, cependant que je marquais un temps d'hésitation.

— Vous êtes sûr qu'il ne s'agit pas d'une farce ?

— Absolument. Ce texte est authentique.

— Des pharaons à la conquête de l'espace, avouez que c'est un peu dur à avaler.

— La même question se pose pour les Masma et pour les géants de l'île de Pâques. Je suis certain que dans l'avenir nous allons être obligés de réviser toutes nos anciennes théories à leur sujet. Quoi qu'il en soit, ce papyrus vous appartient, n'est-ce pas ?

— Eh bien, c'est-à-dire que...

Lindsay secoua la tête à plusieurs reprises :

— Alors, cher monsieur, vous êtes l'héritier légal du pharaon Sourakhamon.

— Que... que voulez-vous dire ?

— Tout simplement que vous héritez juridiquement de la planète Xérès.

Je regardai Lindsay du coin de l'œil et me demandai un instant s'il parlait sérieusement ou bien s'il se moquait de moi.

— Une seconde, fis-je en essayant de récupérer mes idées, je ne comprends pas très bien. Pour quelle raison serais-je l'héritier d'une planète dont personne n'a jamais entendu parler ?

— En vertu du paragraphe 26 bis de la loi sur les successions et legs, laquelle est renforcée par une autre loi consacrée à l'abandon de propriétés, quelle qu'en soit la nature. J'ai tout vérifié avant votre retour. Comme je doute que quelqu'un puisse réclamer cet héritage à votre place, les lois, jusqu'à preuve du contraire, vous reconnaissent comme le seul propriétaire de la planète Xérès.

Avant que je prenne congé de lui, un peu abasourdi par tout ce que je venais d'apprendre, il ajouta avec un petit sourire, tandis qu'il me rendait le papyrus :

— Bien entendu, n'oubliez pas de faire une déclaration en règle, car cette question intéresse également le ministre des Finances.

Moi, Harry, Michael, Sydney Gordon, fils de Jonathan, Edward Gordon, et petit-fils de Matthew Lawrence Gordon, je devenais l'unique héritier du Pharaon Sourakhamon !

Aussi incroyable que cela puisse paraître, je possédais une planète !

Vous vous demandez peut-être quel effet cela a pu me produire ? Un peu comme si l'on annonçait à un pauvre diable en train de cuire dans la marmite d'un Zoulou qu'il vient de gagner une fortune à la dernière course de lévriers.

Quel enthousiasme, n'est-ce pas ?

J'entrai dans un bar, me fis servir un double Gilbey's et me mis à réfléchir. Toute planète mise à part, une seule chose continuait à m'occuper sérieusement, c'était cette malédiction millénaire qui s'était abattue sur tous mes prédécesseurs, car il était inutile, à mon avis, de fouiller plus avant dans la lignée des acquéreurs pour y trouver le plus chanceux des mortels.

On a beau ne pas être superstitieux, tout de même...

C'est alors que l'idée me vint de téléphoner à celui que je considérais comme le seul homme capable de m'aider en de telles circonstances.

Je veux parler de mon vieil ami le professeur Archibald Brent, ex-président de la Commission atomique internationale, avec lequel j'ai toujours entretenu, vous le savez, d'étroites relations<sup>(2)</sup>.

Décidément, je n'étais pas dans mon jour de chance, car je n'obtins ni Archie, ni sa charmante femme Gloria.

Seulement une vieille bonne qui m'apprit que le ménage Brent était en voyage. Tout ce que je pus obtenir de cette vénérable personne, c'était que « Madame et Monsieur étaient dans le Pacifique jusqu'à nouvel ordre ».

— Hawaii, peut-être ? demandai-je en me souvenant brusquement de l'article que j'avais lu le matin même.

— Oh ! vous savez, moi...

Je n'insistai pas, raccrochai et filai chez moi comme une fusée Polaris. Dans le fond, il me tardait de savoir ce qu'était devenue ma chère et douce Margaret.

Elle était saine et sauve, Dieu merci, et je la trouvai en compagnie de mon patron, James Funnigan, en train de siroter un « side-car ». Il paraît qu'il n'y a rien de tel pour vous remonter le moral. C'est elle, du moins, qui le dit.

Dès mon entrée, le boss accourut vers moi, la mine défaite et les bras au ciel.

— Mon pauvre Syd, s'écria-t-il, mon pauvre Syd, Margaret m'a tout raconté. C'est incroyable...

— Alors, si vous n'y croyez pas, à quoi bon vous tracasser inutilement ?

— Syd, je vous en prie, il faut réagir.

— Moi ? Je suis le plus heureux des hommes, je viens d'hériter d'une planète.

— D'une quoi ?

Je décrivis un cercle avec mon doigt et articulai :

— Ça a la forme d'une boule et ça tourne autour d'un soleil. C'est ce qu'a essayé d'expliquer Galilée, je crois.

Margaret s'était redressée, complètement affolée :

— Mon Dieu, gémit-elle, il est devenu fou. Elle soupira longuement et murmura :

— C'est bien ce que je craignais.

Je pris le temps de me taper un « side-car » afin d'expliquer le mieux possible mon entrevue avec le professeur Lindsay. Je dois avouer que ce ne fut pas des plus faciles, car j'en connais plusieurs qui auraient terminé leur journée dans un cabanon, avec une camisole de force, pour avoir osé avouer seulement la moitié de ce que je disais.

Funnigan lui-même demeura sur une prudente réserve et c'est presque en bégayant qu'il me déclara :

— C'est... c'est vraiment extraordinaire... inespéré même... mais je pense que... vous n'allez pas mentionner cela dans votre article.

— C'est le seul élément valable que je puisse révéler. Je deviens l'héritier direct de Sourakhamon. C'est la loi.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas, Syd ?

— Navré, mais je n'en ai pas du tout envie, du moins tant que je n'aurai pas trouvé le moyen de me séparer de cette statuette selon le processus normal et habituel.

— Impossible. La dernière édition paraît dans une heure. Le monde entier sera au courant. Personne ne vous l'achètera.

— Dommage, coupa Margaret, je comptais bien vous la refiler.

J.F. devint tout pâle et fit un pas en arrière, tandis que Margaret poursuivait imperturbablement :

— Enfin, tant pis, n'en parlons plus. Il ne nous reste dans ce cas qu'une solution.

— Laquelle ? demandai-je.

— Nous débarrasser de cette maudite planète, car je suis certaine que c'est de là que vient tout le mal. Nous sommes les derniers maillons de la chaîne et c'est nous qui devons décider.

Je me grattai le front :

— Après tout, elle a peut-être raison, fis-je en regardant Funnigan. Il y a bien quelques illuminés qui ont souscrit déjà pour acheter des terrains sur la Lune. Pourquoi ne trouverions-nous pas quelqu'un qui puisse s'intéresser à une planète tout entière ? Hein ? Pourquoi pas ?

Funnigan poussa un long soupir et s'épongea le front.

— Je serais curieux de savoir comment vous allez vous y prendre.

— Facile : en passant une annonce dans le journal.

J'eus l'impression que le visage de J.F. allait éclater comme une grenade trop mûre et je le sentis à la limite de l'apoplexie foudroyante. Mais il parvint à reprendre son calme et ironisa :

— Oui, c'est ça, quelque chose dans ce topo-là : « *Planète à vendre. Facilités de paiement. S'adresser à la direction du New Sun pour les formalités.* » Est-ce que vous vous moquez de moi tous les deux ? Écoutez-moi bien, Syd, je vous avertis. Inutile de remettre les pieds au journal tant que vous n'aurez pas repris le cours normal de vos idées.

Il prit son chapeau et la direction de la porte en même temps, puis au passage me désigna la statuette :

— Et qu'on ne me parle jamais plus de Sourakhamon ni de cette maudite planète. Allez tous au diable et restez-y. Pour ma part, je tiens à mourir en paix.

Effectivement, je ne devais pas le revoir de sitôt.

## CHAPITRE V

Margaret et moi, sans grand appétit, étions en train d'achever nos hamburgers lorsqu'on sonna à la porte d'entrée.

Ce bruit, pourtant habituel, nous fit sursauter, et c'est avec une méfiance non dissimulée que j'allai voir de quoi il s'agissait.

Un jeune télégraphiste me tendit un message que je pris du bout des doigts. Margaret me regarda revenir et gémit :

— Qu'est-ce qui va encore nous arriver ?

De quelle catastrophe pouvait bien être porteur ce petit carré de papier que nous ne pouvions nous décider à ouvrir ?

Finalement, je me décidai à prendre connaissance de ce que quelqu'un m'envoyait.

Le message émanait d'Honolulu, m'était adressé personnellement et était signé Archibald Brent.

*« Affaire très grave. Reportage sensationnel en vue. Venez nous rejoindre immédiatement. Vous attendons prochainement. Amitiés. »*

Je fronçai les sourcils en me remémorant les événements de la matinée. Il devait probablement s'agir de cette éruption volcanique et de cette île mystérieusement apparue au large d'Hawaii, et le laconisme du message était vraisemblablement dicté par la prudence d'Archie, surtout lorsqu'il s'agissait d'une affaire délicate.

Délicate et... grave sur le plan international, certainement ; je connaissais assez le professeur Brent pour savoir qu'en de pareilles circonstances, il n'agissait jamais à la légère.

— Que vas-tu faire ? me demanda Margaret.

— Je dois y aller. Archie a certainement besoin de moi et j'ai besoin de lui.

— Dans ce cas, allons-y ensemble, car il n'est pas question que je reste ici toute seule. Ça non, Dieu m'en garde.

Je savais qu'il était inutile d'insister et je louai deux places pour le prochain avion à destination d'Honolulu. Margaret emporta tous ses grigris et passa tout son temps à réciter des prières, ce qui nous valut un voyage tranquille et reposant dont j'avais le plus grand besoin.

Nous eûmes bien quelques petits ennuis avant d'atteindre Honolulu, Margaret perdit une valise à la douane, elle faillit se casser la cheville en montant dans l'avion et j'évitai de justesse de me faire voler tous mes papiers par un pickpocket à l'escale de San Francisco.

Mais nous arrivâmes quand même sains et saufs à destination, ce qui n'était déjà pas si mal. Restait maintenant à savoir ce qui nous attendait avec la suite des événements.

C'est avec la plus grande joie que nous retrouvâmes nos vieux amis Archie et Gloria, sous le ciel calme et paisible d'Hawaii, mais malgré la bonne humeur qu'ils affichaient ostensiblement, je devinai l'embarras qu'ils éprouvaient intérieurement.

Il faut avouer que de notre côté, Margaret et moi n'avions rien de folichon avec nos têtes d'enterrement de première classe.

D'ailleurs Gloria s'en rendit compte la première et, dès que nous fûmes réunis dans le bungalow qu'ils avaient loué, c'est elle qui rompit la glace et ouvrit les débats :

— Eh bien, que se passe-t-il ? Je ne vous ai jamais vus dans un état pareil.

J'avouai d'un trait :

— J'ignore ce qui se passe ici, mais, quoi qu'il arrive, je ne suis pas fâché de vous retrouver, croyez-le. Maintenant, reste à décider qui parle le premier.

Archie me servit un verre de Cinzano et hocha la tête :

— Allez, me dit-il, je vous en prie.

J'expliquai alors la situation dans laquelle je me trouvais, sans omettre aucun détail, aussi bien sur l'enquête que j'avais menée que sur les étranges révélations que m'avait faites le professeur Lindsay. Je montrai également à Archie et à Gloria la traduction intégrale du papyrus et, lorsqu'ils en eurent pris connaissance, je compris qu'à leur tour ils éprouvaient la même stupéfaction et le même anéantissement.

— Je connais suffisamment le professeur Lindsay, me déclara subitement Archie, pour ne pas douter de son honnêteté ni de sa compétence. Cette histoire est bouleversante en ce qui concerne le point de vue historique, mais en ce qui concerne la malédiction dont vous parlez, permettez-moi de ne pas être d'accord avec vous. Quoi qu'il en soit, je vous promets d'étudier très sérieusement la question qui vous préoccupe, mais, pour l'instant, je pense qu'il vous intéresse de connaître les raisons de votre voyage à Honolulu ?

D'un geste, je l'invitai à poursuivre, et le jeune professeur nous narra tout d'abord les événements que la presse mondiale avait déjà diffusés depuis quarante-huit heures, et tels qu'il les avait appris lui-même avec Gloria alors qu'ils se trouvaient aux îles Midway, au nouveau centre d'études sur les rayons cosmiques.

Alertés d'urgence par la base d'Honolulu, Archie et Gloria avaient rapidement rejoint le quartier général de l'amiral Benson, où régnaient déjà la plus grande effervescence et surtout la plus vive inquiétude.

Cette île, surgie comme par enchantement en plein Pacifique, *n'était certainement pas due à une éruption volcanique normale.*

C'était du moins l'avis d'Archie et des experts, depuis qu'ils avaient en main les résultats des premières observations.

Gloria fouilla dans un dossier, en retira quelques photos et me les montra. Elles provenaient d'une série de bandes filmées obtenues par les avions de reconnaissance de la Navy, et les agrandissements qui me furent confiés me laissèrent un peu perplexe, je dois l'avouer.

— Regardez bien, ajouta Archie, on distingue très nettement un groupe de constructions métalliques à la pointe de l'île, ainsi que plusieurs aires d'envol groupées au centre. On aperçoit même, sur cette épreuve, une sorte de tour de contrôle en bordure d'une piste.

Il me laissa le temps d'assimiler ce qu'il venait de dire et poursuivit :

— Cette île est artificielle, et les sondages effectués par les radars nous prouvent qu'elle ne possède aucune assise rocheuse la reliant à la croûte terrestre.

— Une île flottante ? demanda Margaret.

— C'est ce que nous pensons tous. Voilà qui est assez étrange, n'est-ce pas ? À tout hasard, nous avons essayé d'entrer en contact avec les éventuels occupants de cette île mystérieuse, mais jusqu'à présent nous n'avons obtenu aucune réponse.

— Allez-y franchement, Archie, demandai-je, qui soupçonnez-vous dans cette affaire ? Les Russes ?

Archie parut hésiter avant de répondre, puis secoua la tête à plusieurs reprises.

— Non. Les sigles repérés sur les bâtiments ne correspondent nullement à ceux qu'emploie ordinairement l'armée rouge. D'ailleurs, une note du Kremlin parvenue ce matin à Washington nous rassure de ce côté.

— Qui, alors ?

Archie nous montra de nouveaux agrandissements sur lesquels on distinguait très clairement plusieurs signes bizarres peints en lettres rouge et or sur la plupart des bâtiments métalliques.

D'après lui, ils ne correspondaient à rien de connu et n'avaient aucune signification, surtout ces dessins bizarres qui semblaient représenter un bien curieux emblème, avec cette patte d'oiseau inscrite à l'intérieur d'une roue dentelée.

Je reposai les photos sur la table, regardai Archie et Gloria, puis fronçai les sourcils.

— Enfin, quoi ! Vous devez bien avoir votre petite idée ?

En guise de réponse, Archie se contenta de vider son verre et de me lancer :

— Vous avez encore le temps de prendre une douche. Nous décollons dans une heure avec un appareil de reconnaissance. J'ai tenu à ce que vous soyez le premier avec moi à poser le pied sur cette île. Rassurez-vous, je me suis occupé de toutes les formalités. Bien

entendu, vous ne publierez que ce que l'amiral Benson voudra bien autoriser. Ensuite... nous verrons bien.

\*  
\* \*

À bord d'un petit appareil de la Navy piloté par le lieutenant Morrisson, notre quatuor quitta Honolulu en fin de matinée, et piqua au-dessus du Pacifique, en direction de l'île que continuaient à surveiller les destroyers de la marine américaine depuis sa soudaine apparition.

J'avais conseillé à Margaret de rester au bungalow, mais elle n'avait rien voulu entendre, les bonnes paroles d'Archie et de Gloria n'ayant pas réussi à la convaincre ni à lui ôter cette sorte de hantise qui ne la quittait pas.

Une courte escale sur un porte-avions nous permit d'entrer en contact avec le quartier général de Benson où nous reçûmes les consignes nécessaires à la mission qui nous était confiée.

Finalement, nous embarquâmes dans un hélicoptère dont la maniabilité pouvait nous permettre d'effectuer toutes les observations nécessaires avant de prendre contact avec l'île.

D'ailleurs, aussitôt qu'elle apparut au-dessous de nous, Archie brancha tous les appareils enregistreurs et commença, avec l'aide de Gloria, toute une série de vérifications qui durèrent une bonne demi-heure.

J'en profitai pour dresser un croquis, le plus précis possible, de cette île métallique, et pour noter rapidement l'emplacement des principales installations qui émergeaient à la surface, sous forme de coupoles d'acier ou de hangars pourvus d'un nombre incalculable de hublots.

C'était incroyable. Au-delà même de la raison. Comment une construction aussi gigantesque avait-elle pu être réalisée en plein océan, et dans quel dessein ?

Qui pouvait bien être à l'origine de cette étrange réalisation, que l'on devinait capable de fonctionner aussi bien en surface qu'au fond de l'océan ?

Et pourquoi ce silence, ce calme, cet abandon qui semblaient régner d'un bout à l'autre de cette mystérieuse construction ?

Autant de questions, évidemment, qui pour l'instant restaient sans réponse, et, personnellement, j'avais hâte d'accoster et d'entreprendre les recherches.

Ma patience fut récompensée lorsque Archie, enfin, donna le signal de l'atterrissage.

Comme il fallait s'en douter, le travail auquel il s'était attelé n'avait donné aucun résultat et aucune communication n'avait pu être établie avec les installations de l'île.



L'hélico se balançait mollement, descendit lentement et se posa sans heurt au milieu d'un large terrain rectangulaire constitué de plaques de métal étroitement assemblées et qui paraissaient n'avoir nullement souffert de l'immersion.

Nous remarquâmes seulement une quantité incroyable de coquillages adhérant aux plaques métalliques, ainsi que des algues qui achevaient de sécher et de pourrir sous les ardents rayons du soleil, ce qui fit dire à Archie, dès qu'il eut posé le pied :

— Aucun doute, cette île est restée longtemps immergée... très longtemps même... Mais enfin, que se passe-t-il ?

En compagnie du lieutenant Morrisson, nous fîmes quelques pas sur le vaste terrain, hésitant sur la direction à prendre, puis Archie nous indiqua un groupe de bâtiments semi-circulaires que l'on apercevait sur la droite.

— Par là, dit-il.

Margaret me prit le bras, et je l'entendis soupirer :

— Cet endroit ne me dit rien qui vaille. Comme si nous n'avions pas assez d'ennuis comme ça. Non, il a fallu encore que nous venions en chercher dans ce fichu pays.

Je préférerai ne pas répondre car, de mon côté, j'avoue que je n'étais pas très rassuré non plus.

Il est vrai qu'avec la malchance qui me poursuivait depuis quelques jours, je ne pouvais m'attendre à rien de bon dans tout ce que j'entreprenais.

## CHAPITRE VI

Nous arrivâmes enfin devant les curieuses installations trouées de hublots épais, contre lesquels était agglutinée une épaisse couche de sable et de globigérine encore toute suintante d'humidité.

Morrisson parvint tout de même à dégager l'un des hublots, mais nos regards se heurtèrent à l'obscurité complète qui régnait à l'intérieur du blockhaus.

— Continuons par ici, décida Gloria en prenant délibérément la tête de notre petit groupe.

Nous longeâmes une étroite passerelle métallique, constituée de ce curieux métal qui ne portait aucune marque d'oxydation, ce qui était le plus incompréhensible, étant donné les traces d'immersion prolongée que nous relevions à chaque pas.

C'est ainsi que nous parvînmes devant l'orifice d'un tunnel qui paraissait s'enfoncer dans les entrailles de l'île avec une inclinaison d'une vingtaine de degrés, guère plus.

Nous nous engageâmes résolument dans l'ouverture béante et nous trouvâmes bientôt devant un panneau de métal épousant la forme presque circulaire du boyau.

Il y avait, au centre, une porte massive, et nous hésitâmes longtemps avant de trouver le moyen de l'ouvrir, à supposer qu'il existât un mécanisme capable d'en venir à bout.

Il existait, en effet, et c'est Gloria qui le découvrit au bout de quelques minutes.

C'était une sorte de gros volant fixé sur la paroi de gauche, mais qui résista à tous nos efforts conjugués.

Morrisson eut alors une idée et pensa à utiliser les minuscules moteurs électromagnétiques qui commandaient aux griffes métalliques des scaphandres de secours employés en cas de naufrage, et dont les soutes de l'hélico contenaient deux exemplaires.

Son idée se révéla très astucieuse, car, dirigeant l'opération, il appliqua lui-même les crochets électromagnétiques sur le bourrelet du volant.

Donnant toute la puissance, il exerça sur le volant une force de rotation telle que, après plusieurs essais infructueux, nous faillîmes pousser un cri de joie.

Le panneau venait de se soulever de quelques centimètres, à la manière des fenêtres à guillotine, libérant une masse d'eau qui envahit le tunnel. Nous en eûmes rapidement jusqu'à mi-cuisses, puis le flux cessa lorsque Morisson parvint à soulever encore le panneau.

— Un sas, murmura Archie, je crois qu'il n'y a plus rien à craindre.

L'ouverture était maintenant d'une hauteur suffisante pour permettre notre passage. Nous nous ruâmes, en même temps que se déclenchait, comme par enchantement, un système de pompage hydraulique qui aspira la masse d'eau en l'espace de quelques secondes.

Cela fit tiquer Morrisson qui fit une curieuse grimace tout en demandant :

— Que faisons-nous ?

Je lui tapai délibérément sur l'épaule et lui désignai ses galons.

— C'est le moment ou jamais d'accrocher une sardine de plus sur votre tunique, mon vieux. Il faut penser à votre retraite.

Il nous regarda tous, n'insista pas, et s'attaqua à l'ouverture du second panneau qui s'opéra de la même manière.

Un hall immense apparut alors à nos regards, avec des murs très hauts, tout en métal, encombré de sièges, de tables, de casiers, d'écrans muraux, ainsi que de toutes sortes d'appareils plus étranges les uns que les autres.

Et aucune trace de vie. Toujours ce silence lourd, épais, que rien ne troublait.

Nous continuâmes la visite, avançant avec précaution, retenant notre souffle à chaque pas, et tombâmes bientôt en arrêt devant une immense sphère transparente à l'intérieur de laquelle on pouvait distinguer un nombre incalculable de petits points obscurs disséminés en grappes le long des parois de la sphère.

— Quelle bizarre mappemonde ! m'écriai-je.

— C'est une sphère céleste, rectifia Archie en examinant attentivement notre découverte. Regardez, divers amas stellaires sont parfaitement reconnaissables, notamment ceux qui forment la Voie lactée. Dans la branche occidentale, les constellations du Cygne et de l'Aigle, plus bas les deux branches du Scorpion, plus loin le Sagittaire, la Règle et l'Autel. Puis, dans le rétrécissement, le Centaure et la Croix du Sud. Aucun doute, cette sphère représente notre propre galaxie. Mais, ce qui est étrange, c'est que...

Archie hésita avant de poursuivre et, perdu dans ses pensées, fit lentement le tour de l'énorme sphère. Il parut faire un calcul rapide, puis s'orientant à nouveau, enchaîna comme s'il réfléchissait à haute voix :

— En situant approximativement l'apex solaire et en considérant la valeur du déplacement apparent des étoiles qui peut varier en raison inverse de la distance et en raison directe du sinus de la distance angulaire de l'apex...

Il fit claquer ses doigts et se tourna vers nous :

— Extraordinaire... Toutes les coordonnées indiquées dans cette

sphère sont fausses.

— Que voulez-vous dire, Archie ? demandai-je en m'avançant.

— Que la composition des amas stellaires diffère de ce qu'elle est actuellement. Même notre système solaire, facilement repérable, n'y occupe pas là place qu'on lui assigne de nos jours. À l'époque où cet objet a été conçu, il apparaît au contraire qu'il occupait une position différente. Une position sensiblement décalée par rapport aux directions convergentes des autres étoiles que j'identifie, ce qui ne fait que confirmer mon hypothèse.

— Ce qui veut dire ? s'informa à son tour Morrisson qui avait peine à suivre les explications données.

— Tout simplement que nous nous trouvons en présence d'une civilisation fort ancienne. Ou du moins ce qu'il en reste.

— Pouvez-vous situer approximativement l'époque ? demandai-je, soupçonneux, en vous référant aux écarts dans les positions ?

Archie réfléchit un instant, puis me regarda :

— Cinq à six mille ans environ.

Il m'interrompit d'un geste et reprit sur un autre ton :

— Oui, Syd, je sais ce que vous pensez, mais je préfère que nous n'en parlions pas pour l'instant.

Peut-être voulait-il éviter la curiosité de Morrisson et l'obligation de nous étendre sur un sujet trop délicat en sa présence. Aussi je n'insistai pas et me contentai de poursuivre avec mes compagnons la visite du hall.

De nombreux appareils munis d'écrans attirèrent notre attention. Il devait probablement s'agir là de téléviseurs ou de radarscopes, mais la découverte la plus curieuse et la plus convaincante en somme, nous la dûmes à Margaret.

Cet agréable spécimen du « fouineur-papillonnant » bien connu, auquel se rattache ma douce moitié découvrit, dans les casiers muraux, des dossiers composés de feuilles en métal souple, sur lesquels nous découvrîmes une écriture bizarre, comme imprimée dans le métal.

C'était une suite ininterrompue de signes inconnus, dont il était impossible de définir l'origine, mais il n'en fut pas de même pour les autres feuillets mis au jour encore par Margaret, et qu'elle nous montra avec un léger froncement de sourcils.

Il était facile de reconnaître les mêmes signes composant le message inscrit sur le papyrus de Sourakhamon, et j'en eus le souffle coupé.

Des hiéroglyphes !

— Eh bien, voilà, je crois, du travail pour le professeur Lindsay, me fit remarquer Margaret, tandis que Morrisson, surpris à son tour, déclarait tout à fait innocemment :

— Un type dans le genre de Champollion pourrait s'en charger.

Je suis certain qu'il ne pensait pas si bien dire.

\*  
\* \*

La visite continua et plusieurs autres salles furent explorées, sans que nous puissions y découvrir la moindre trace d'êtres humains.

Le fait ne manqua pas de jeter la consternation complète dans notre petit groupe, car rien ne venait encore expliquer la brutale apparition de cette île, appartenant à un passé fabuleux, trop fabuleux même pour que l'on puisse le classer à un quelconque degré de la civilisation humaine, telle que les rationalistes s'ingénient à nous la présenter.

À quelle étrange volonté avait bien pu obéir cette masse colossale de métal pour réapparaître, intacte, après autant de millénaires, si j'en croyais les affirmations d'Archie ?

Affirmations qui se révélaient bien curieuses, si on les comparait à celles du professeur Lindsay.

J'en étais là de mes pensées lorsque nous parvînmes dans un long couloir voûté, entouré de hublots, et qui aboutissait à un panneau circulaire dans le genre de celui que nous avions déjà franchi pour parvenir dans les entrailles de l'île.

Ce qui se passa alors fut tellement soudain et inattendu que personne d'entre nous n'eut le temps de réfléchir ni de se poser la moindre question.

Une sonnerie sourde retentit à nos oreilles, en même temps que s'ouvrait brusquement le panneau de métal. Une pièce circulaire apparut devant nous, tout illuminée et entièrement vide.

Il faut croire que cela rassura un peu Archie, car c'est lui qui y pénétra le premier, suivi de Gloria.

À peine les avions-nous rejoints qu'un malaise indéfinissable s'emparait de nous, tandis que la lourde porte d'acier se rabattait violemment comme sous l'effet d'une baguette magique.

J'eus l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds, mais je ne m'en rendis compte que trop tard.

Je tombai dans le vide au milieu d'une brume épaisse dont l'odeur acre me saisit à la gorge, et le cri que Margaret poussa à mes côtés se répercuta comme un écho multiple, semblant provenir des profondeurs d'un gouffre.

## CHAPITRE VII

Je ne sus jamais combien de temps avait duré mon inconscience. Lorsque je revins à moi, j'éprouvai une sensation nouvelle : celle de me sentir isolé du monde, loin de tout et de moi-même.

Je restai là un long moment, étendu de tout mon long sur la dalle froide et dure, sans oser esquisser le moindre geste, essayant d'ordonner mes pensées et cherchant à regrouper toutes les scènes fugitives qui composaient le cauchemar que je venais d'endurer.

Tout cela en vain, hélas ! car le cauchemar n'existait que dans mon subconscient.

Tout le reste n'était que réalité. L'effet tangible d'une cause encore trop confuse pour mon esprit enfiévré.

Je me trouvais dans une pièce nue, faiblement éclairée. Le sol, les murs, le plafond, étaient faits de ce même métal lisse et brillant que je connaissais déjà.

Que s'était-il passé ? Je n'arrivais pas à comprendre.

Margaret gisait dans un coin, inerte, à côté de Morrisson, mais l'apparition d'Archie et de Gloria auprès de moi me réconforta.

— Que s'est-il passé ? m'écriai-je.

Archie se traîna jusqu'à ma hauteur et me saisit le bras.

— Rassurez-vous, me dit-il, votre femme est saine et sauve, seulement un peu commotionnée. Malheureusement, en ce qui concerne Morrisson...

Il n'en dit pas davantage et me désigna le corps inerte du jeune lieutenant.

Je compris alors que nous ne pouvions plus rien pour lui.

Comme je m'empressais auprès de Margaret, j'entendis Gloria qui haletait :

— Faites attention, Syd. Surtout pas d'effort inutile, gardez tout votre calme.

Je me tournai vers elle :

— Depuis combien de temps sommes-nous ici ?

— Jetez un coup d'œil sur votre montre-bracelet et vous comprendrez.

J'obéis et constatai non sans étonnement que le mécanisme de ma montre ne fonctionnait plus. Les aiguilles gardaient toujours la même position.

Je hochai la tête sans essayer d'approfondir la question, trop occupé à ranimer ma chère et douce Margaret.

Bonté divine ! Qu'avait-il bien pu se passer ? Et cette sensation

bizarre que rien ne pouvait définir ? J'avais comme l'impression de nager dans du coton, comme si mon corps tout entier se refusait à un rythme normal et défiait toutes les lois de la biologie classique.

Je n'éprouvais aucune envie, aucun désir, aucune sensation physique et l'idée la plus folle et la plus saugrenue me monta à l'esprit : *je n'existais plus !*

Non, je n'existais plus. Je n'étais que le fantôme de moi-même, un être absurde, désincarné, qui ne percevait même plus les battements de son propre cœur.

Et pourtant je raisonnais... je discernais... je vivais... Oui, je vivais. Et Margaret aussi. La mort n'avait donc rien à voir avec le nouvel état dans lequel nous nous trouvions.

Il devait s'agir d'autre chose. Mais de quoi ?

Lorsque je pris Margaret dans mes bras et que je vis battre ses paupières, je la sentis elle aussi, vivante et dure, et son souffle chaud sur mon visage me réconforta.

Je pouvais caresser ses cheveux, répondre à ses baisers. Je la sentais vivre et je vivais aussi.

— Dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés ? murmurai-je.

— Rassurez-vous, me répondit Archie avec son calme habituel, nous serons bientôt fixés. Cessez donc de vous tourmenter. Je ne pense pas que nous ayons quoi que ce soit à craindre pour l'instant.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. Avez-vous essayé d'ouvrir le panneau ?

— En pure perte. Il est coincé et il n'existe aucun système d'ouverture que nous puissions utiliser avec nos connaissances actuelles.

— Bravo ! Comme piège à rats, on ne fait pas mieux.

Gloria jugea opportun d'intervenir.

— Nous avons un espoir, affirma-t-elle.

— Lequel ?

— Notre absence prolongée finira par inquiéter le Q.G. et l'amiral Benson enverra des hommes à notre recherche. Il nous suffit seulement de nous armer de patience.

Je ne pus m'empêcher de faire la grimace.

— Avec la cerise qui me poursuit en ce moment, je n'y compte pas trop.

— Syd, vous êtes en train de déraisonner en ce moment, car s'il y a un malchanceux parmi nous, c'est bien ce pauvre Morrisson.

Dans le fond, elle avait raison, et je m'en voulus de m'être laissé aller à un tel découragement.

Je ne sais pas exactement combien de temps put s'écouler avant que cessât le ronronnement qui faisait bourdonner mes oreilles. Le bruit mourut comme par enchantement et les cloisons de métal cessèrent de vibrer.

Archie s'était redressé, méfiant :

— Attention ! souffla-t-il à notre intention, quelque chose va certainement se produire. Ne bougez pas.

Il ne se produisit rien, sauf que j'eus l'impression de récupérer d'un coup toutes mes fonctions physiques normales.

J'étais redevenu moi-même, et le besoin impérieux de fumer une cigarette me confirma aussitôt cette sensation. J'en offris une à Archie qui l'alluma volontiers et je compris que lui aussi, subitement, éprouvait le même besoin.

Après avoir rejeté quelques bouffées de fumée, je déclarai :

— Votre amiral Benson est bien gentil, mais je crois que nous ferions mieux d'essayer de nous en sortir par nos propres moyens.

— Vous avez raison, opina Archie. Essayons encore une fois.

Après nous être rapidement concertés, nous nous affairâmes tous deux devant les mécanismes complexes qui semblaient commander l'ouverture du sas.

De longues minutes passèrent, sans que nous eussions obtenu le plus petit résultat, et c'est au moment où nous étions sur le point de désespérer que se produisit l'événement providentiel.

Le lourd battant, à la suite de je ne sais quel mystère, pivota sur ses gonds et s'entrouvrit, laissant pénétrer à l'intérieur du réduit dans lequel nous nous trouvions une lumière vive, presque éblouissante.

Nous nous élançâmes d'un même mouvement, pour tomber en arrêt devant l'ouverture, frappés de stupeur.

Devant nous, une plaine aride, infinie, s'étendait à perte de vue, limitée par un horizon que se disputaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Margaret poussa une sorte de gloussement indistinct, se frotta les yeux énergiquement et s'écria :

— Bonté divine, où sommes-nous ?

Et, comme elle n'obtenait aucune réponse, elle crut utile d'ajouter :

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Personne n'eut le courage de lui répondre, tellement le spectacle qui s'offrait à nos regards échappait à toute logique et la dépassait.

De violentes rafales chargées de sable fin se soulevaient en sifflant, et se précipitaient contre notre refuge métallique, dont une partie seulement émergeait des masses agitées.

Avec d'infinies précautions, nous décidâmes de tenter une sortie à travers la lugubre lamentation du vent, les jambes écartées pour mieux assurer notre équilibre sur ce sol plutôt instable.



Le vent qui arrivait par rafales violentes se perdait en hurlant dans ce décor de cauchemar.

Où étions-nous ? Que s'était-il passé ?

L'île avait disparu pour faire place à ce monde aride et désert, où le vent et le sable semblaient régner en maîtres.

Et ce cône d'acier d'où nous avions émergé, d'où provenait-il ? Qu'était-il ?

Comme nous revenions vers le sas, le vent perdit rapidement de son intensité, mais les tourbillons de sable pulvérisé continuèrent pendant quelques minutes encore à se manifester dans l'air.

Nous nous rendîmes compte alors que nous avions échoué sur les pentes d'une dune dont le sommet s'élevait à quelques centaines de mètres au-dessus de la surface du désert.

Je me tournai vers Archie et Gloria, essayant de plaisanter de mon mieux :

— Je ne pense pas qu'il faille encore compter sur Benson, n'est-ce pas ?

Archie ne releva pas l'ironie de mes propos et se contenta, pour sa part, de se montrer plus positif,

— Il ne sert à rien pour l'instant d'essayer de trouver une explication à ce qui nous arrive. D'un autre côté, rester ici équivaut à mourir dans un proche avenir de faim et de soif. Nous devons en conséquence prendre une décision.

— Autant la prendre tout de suite, insistai-je. Essayons de franchir cette dune, nous verrons bien.

Nous quittâmes le cône de métal et, arrivés à une certaine distance, pûmes enfin l'examiner avec attention.

Cela ressemblait à une sorte d'appareil interplanétaire, si toutefois on peut qualifier ainsi tout ce qui a la forme d'une fusée, possède des ailerons et repose sur des béquilles télescopiques.

Il s'agit peut-être là d'une image simpliste, mais, comme devait me l'avouer plus tard Margaret, l'engin, tel qu'il nous apparaissait, ressemblait davantage à un véhicule spatial qu'à un moulin à vent.

Malheureusement, nous n'étions pas oubliés dans la comparaison, car il faut reconnaître que nous avions l'air de piètres don Quichottes, avec nos costumes d'alpaga, suant et soufflant au milieu de ce désert de sable prêt à nous ensevelir.

Nous finîmes par atteindre le sommet de la dune et là, Gloria nous désigna un point en contrebas, entre deux ondulations formées par les vents.

— Regardez, dit-elle, une cité en ruine...

Elle ne se trompait pas. Les édifices qui nous apparaissaient semblaient avoir résisté en partie aux siècles ou aux millénaires.

Nous nous précipitâmes aussitôt le long du versant opposé de la

dune, roulant et glissant dans une cascade de sable, tandis que l'astre incandescent, qui avait atteint la moitié de son arc, tirait de ses rayons aveuglants des éclairs dorés sur la plaine désespérément silencieuse.

Là aussi, les sables montaient à l'assaut, envahissant les ruines, comblant les failles et les fissures, mais, malgré les effets de l'érosion et de la corrosion, on percevait sur les frontons et les pans de mur des signes gravés que l'on ne pouvait attribuer aux facteurs atmosphériques.

Des incisions bizarres, des gravures qui paraissaient suivre un dessin conscient et énigmatique.

Une fois encore, je n'eus pas besoin de consulter mes compagnons pour deviner ce qu'ils éprouvaient devant ces étranges dessins. Nous ne les connaissions que trop, hélas ! Toujours ces éternels hiéroglyphes qui semblaient nous poursuivre jusque dans ce damné pays.

\*

\* \*

Nous nous regardâmes sans rien dire et Margaret s'écria au bout d'un moment :

— J'ai soif.

Cela nous fit instantanément réfléchir, et le découragement ne tarda pas à s'emparer de nous. En effet, la faim et la soif commençaient à nous tenailler, et nous nous demandions comment nous pourrions pallier ces impératifs.

Oui, qu'allions-nous devenir, perdus dans ce désert de prime abord hostile ?

Nous en étions là de nos tristes réflexions, lorsque soudain un ronronnement sourd, qui allait en s'amplifiant, nous fit nous retourner d'un bloc.

Dans le ciel embrasé, un étrange appareil, ressemblant à un gros insecte, venait d'apparaître et paraissait piquer droit sur nous.

— Enfin, soupira Margaret, on dirait que l'amiral Benson commence à s'inquiéter de nous. Ce n'est pas trop tôt !

L'engin descendait lentement et le symbole qui était peint en lettres rouge et or sur la coque luisante m'arracha une sorte de grognement.

*Une patte d'oiseau inscrite à l'intérieur d'une roue dentelée.*

Le même et mystérieux symbole que nous avions déjà eu l'occasion de remarquer sur les bâtiments de l'île.

— J'ai bien peur que Benson ne soit pour rien dans cette histoire, fis-je en désignant l'appareil qui prenait contact avec le sol à quelques mètres à peine de nous.

Il se stabilisa, un panneau coulissa, et un groupe de personnages revêtus de combinaisons légères et multicolores apparurent à nos

regards, comme des diables sortant d'une boîte.

Un instant, nos deux groupes se considérèrent en silence, puis Archie s'avança d'un pas, essayant d'entamer la conversation.

Je ne pense pas qu'il soit parvenu à prononcer plus de trois ou quatre mots, car la rapidité avec laquelle agirent les nouveaux venus nous édifia promptement sur les manières expéditives qu'ils employaient.

Nous fûmes entraînés sans ménagement à l'intérieur du gros insecte de métal et ce dernier s'éleva aussitôt, piquant droit vers l'horizon brumeux qu'embrasaient les derniers rayons de l'astre couchant.

## CHAPITRE VIII

Le voyage fut sans histoire, et nul ne vint s'occuper de nous jusqu'au moment où nous eûmes l'impression que l'appareil amorçait une descente en spirale.

À une vitesse vertigineuse, la nuit avait succédé au jour, et, à présent, l'engin qui nous transportait émergeait dans la partie éclairée de la planète, ce qui nous permit de distinguer, à travers les hublots, la configuration du sol.

Le désert de sable avait fait place à de larges bandes de terres cultivées, où croissaient d'abondants végétaux aux coloris les plus vifs et les plus inattendus.

Des rivières serpentaient dans les vallées, limpides et calmes, et des corolles blanches couronnaient les sommets effilés d'une chaîne montagneuse qui se profilait à l'horizon.

Spectacle grandiose, mais banal en vérité, et qui n'éveillait en aucun de nous la moindre curiosité. Il est vrai que nous n'étions pas encore au bout de nos surprises et qu'il allait nous falloir une sacrée dose de calme et de sang-froid pour faire face aux événements qui nous attendaient.

L'engin continua à descendre, et bientôt une cité gigantesque apparut entre deux vallées ensoleillées. C'était une ville extraordinaire, bâtie selon des lois et des principes qui échappaient à nos conceptions terriennes.

Les formes mêmes des bâtisses étaient surprenantes, tellement la complexité de leur structure donnait à l'ensemble l'aspect d'un puzzle où l'asymétrie était de rigueur.

Des véhicules de toute sorte sillonnaient le ciel au-dessus de la cité, ou se perdaient le long des pistes sinueuses qui se lovaient majestueusement au milieu du fouillis inextricable des nombreuses constructions métalliques.

L'engin qui nous transportait perdit encore de la hauteur, survola entièrement la vaste mégalopole, et prit la direction d'un amas de constructions dont le style bizarre et inattendu constituait un véritable anachronisme à côté des édifices aux conceptions futuristes que nous avions pu admirer jusqu'alors.

C'était un palais ! Ou quelque chose de semblable. Un véritable palais des contes des Mille et Une Nuits, avec ses tours effilées, ses dômes renflés et ses colonnades de marbre rose ornées de fresques éblouissantes.

Il semblait endormi sous l'action lénifiante d'un soleil de plomb.

Margaret se rapprocha de moi et murmura :

— Je donnerais cher pour savoir où nous nous trouvons.

— Ne t'inquiète pas, tu vas le savoir, et ça ne te coûtera rien du tout, lui répliquai-je, tandis que l'engin se posait mollement, sans heurt, au milieu d'une large cour intérieure bordée de plantes grasses soigneusement entretenues.

Nous pûmes alors admirer un instant le spectacle d'une merveilleuse beauté qui s'offrait à nous, avec les pointes des obélisques dressées fièrement dans le ciel pur, les chapiteaux à face humaine ou à fleur de lotus, les corniches ornées d'ibis et l'ensemble des bâtiments dont la rectitude de lignes accusait nettement le type classique de l'architecture égyptienne.

Qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ? Encore une question sur laquelle nous n'eûmes pas le temps d'épiloguer, car les créatures qui commandaient l'appareil nous firent comprendre que le moment était venu d'évacuer notre cabine.

Nous fûmes encadrés et dirigés vers une haute bâtisse dont la base des colonnes représentait d'énormes boutons de lotus se déchirant en lobes dentelés, égayés de peintures ornementales.

Quatre têtes de femme aux oreilles de vache ornaient un chapiteau écimé, et semblaient nous inviter, avec leur sourire épanoui, à pénétrer dans la mystérieuse demeure.

Invités ou non, on ne nous demanda pas notre avis et nous fûmes entraînés à l'intérieur du palais sous la garde vigilante de quelques créatures dont le visage bronzé et le profil imperceptiblement africain achevaient de nous désorienter.

Dans quelle contrée d'Égypte avons-nous pu échouer ? C'était à se le demander.

Nous traversâmes un patio avec un large bassin central où étaient plantées des fleurs disposées en éventail, puis, après avoir franchi plusieurs salles richement décorées de scènes de chasse et de la vie religieuse, nous nous trouvâmes devant une porte monumentale gardée par deux personnages ahurissants.

Ils avaient la tête enveloppée dans une étoffe à raies bleues, les reins serrés par une sorte de caleçon étroit, le torse nu décoré de gorgerins, et portaient javelot et bouclier.

J'eus l'impression, d'un coup, d'avoir fait un bond de plusieurs millénaires dans le passé et le nom de Sourakhamon se réveilla brusquement dans mon esprit.

Sourakhamon ! Décidément cette hantise qui me poursuivait depuis quelques jours semblait prendre petit à petit l'aspect d'une étrange réalité.

Que se passait-il... ou du moins que s'était-il passé ?

Car, en somme, nous n'avions qu'une notion imparfaite du temps

que nous avions vécu à l'intérieur de ce mystérieux appareil trouvé dans l'île de métal.

La seule estimation valable ne pouvait dépendre, en somme, que d'une variable purement psychologique projetée par notre conscience.

C'est ce qu'Archie devait m'apprendre plus tard lorsque nous eûmes l'occasion d'aborder cette question.

Pour l'instant, la curiosité nous empêchait d'approfondir ce mystère et, lorsque les deux sentinelles se mirent en devoir d'ouvrir les deux battants finement sculptés de têtes de sphinx, nous comprîmes que nous étions au seuil d'étranges révélations.

Ce que nous vîmes alors nous cloua de stupeur.

Au centre d'un vaste hall, juché sur un podium circulaire, se tenait un personnage fabuleux, assis sur un trône doré garni d'un coussin débordant.

Il était coiffé d'une sorte de mitre bordée d'un liséré jaune et écarlate, et portait un vêtement quadrillé de rose et de noir, serré étroitement autour du buste.

Les bras étaient cerclés de métal précieux et des sandales à pointe recourbée chaussaient ses longs pieds étroits.

Il se tenait impassible et muet, et son visage ne paraissait refléter aucune émotion humaine.

Cela était vrai également pour ceux qui, au bas du podium, entouraient le monarque.

Il y avait là quelques guerriers en costume d'apparat, respectant probablement les anciennes traditions avec leur casque surmonté d'une longue plume d'autruche et les reins entourés d'un pagne plissé que masquait en partie un pavois finement ciselé.

Derrière le trône, deux flabellifères agitaient d'énormes éventails de plumes, tandis qu'un héraut, au pied du podium, déployait lentement un papyrus couvert de signes hiéroglyphiques.

Mais le plus curieux, c'étaient les prêtres massés dans le fond de la salle, la tête rasée et le corps revêtu d'une peau de panthère ; leur apparente indifférence les faisait ressembler à des statues de pierre ou de bronze.

Un silence lourd régna un instant dans la grande salle, puis soudain, le Pharaon se mit à parler d'une voix sèche et impérative, dans une langue qui nous était, bien entendu, totalement inconnue.

Il frappa dans ses mains et deux guerriers, obéissant à ses ordres, apportèrent un coffre qui fut déposé à nos pieds.

La distribution commença et nous fûmes invités par signes à recevoir un curieux petit appareil dont on nous indiqua le plus clairement possible de quelle façon il fallait l'adapter.

— Un traducteur, certainement, nous confia Gloria en fixant sans hésitation le sien sur son crâne... De plus en plus ahurissant.

Il s'agissait de deux disques de métal, reliés par une bande souple, qui venaient s'appliquer étroitement contre les tempes.

À un fil souple était rattaché un petit boîtier, sur lequel émergeait un bouton qu'il s'agissait de presser chaque fois que nous aurions à parler.

Nous devons apprendre par la suite que cet appareil n'était autre qu'un transformateur sono-psychique permettant une conversation normale entre deux personnes s'exprimant en des langues totalement différentes.

En synchronisme parfait avec la pensée émise pour chaque mot, la parole était enregistrée par l'appareil et projetée sous forme d'ondes à l'interlocuteur qui, par le truchement de sa propre machine, en recevait une traduction psychique complète.

En somme, la pensée seule permettait cette traduction sans qu'il soit utile de connaître les racines servant de base à la langue utilisée, ce qui évitait de parler à haute voix, puisque, dans le fond, le résultat restait le même.

La seule chose à ne pas oublier, c'était de couper le contact, sous peine de voir la suite de ses propres pensées interceptée par le ou les interlocuteurs.

Cela, je le compris facilement et devinai aussitôt le danger que représentait, dans notre situation, Margaret avec sa tête de linotte.

Je m'arrangeai pour lui écraser discrètement le pied, ce qui me valut un regard incendiaire et lui soufflai à l'oreille :

— N'appuie pas sur le bouton, en aucun cas.

— Mais je...

— Je t'expliquerai plus tard, laisse-nous faire.

## CHAPITRE IX

Lorsque nous fûmes prêts, le héraut se leva, manipula son boîtier et parla le premier. L'influx psychique qui agissait sur les cellules de notre cerveau nous permit alors de saisir sans effort les subtilités de sa langue.

— Notre roi tout-puissant, le vénérable Ménéthon, exige de connaître les raisons de votre venue ici. Nos dieux sauront juger de l'exactitude de vos réponses. Parlez.

Archie me regarda à la dérobée, puis, avec son calme habituel, répondit le plus tranquillement du monde :

— Voilà une question à laquelle il nous est bien difficile de répondre, car nous ignorons complètement où nous sommes, et qui vous êtes.

Il y eut instantanément des murmures dans la salle, mais les contacts que les Égyptiens s'empressèrent de couper ne nous permirent pas de savoir ce qu'ils pensaient de cette réponse.

Quoi qu'il en soit, la déclaration d'Archie avait dû faire son petit effet, car nos interlocuteurs palabrerent pendant un moment.

Le héraut s'avança ensuite d'un pas, la mine renfrognée, comme un bouledogue qu'on vient de priver de sa pâtée.

— Ignorez-vous que vous êtes sur la planète Xérès ?

Une bombe au cobalt aurait explosé au milieu du palais qu'elle ne m'aurait pas anéanti davantage.

Mais l'autre poursuivait :

— Ignorez-vous également que l'appareil que vous avez emprunté était celui qui avait été réservé à Ménès ?

Ménès... ce nom-là me disait quelque chose. Bien sûr, c'était, d'après Lindsay, le nom de celui à qui était destiné le message trouvé dans la statuette.

Le fils de Sourakhamon !

Un instant, j'éprouvai la sensation bizarre de plonger dans de la mélasse avec un poids de cent kilos attaché à mes chevilles.

— Enfin, voyons, fis-je. Il suffirait de parler clairement pour que nous puissions tous nous mettre d'accord. En ce qui nous concerne, c'est très simple. Votre île de métal a surgi, comme par enchantement, au milieu de l'océan Pacifique. Nous nous y sommes rendus, car cela inquiétait notre gouvernement, et là, nous avons pénétré dans une sorte de cabine dont nous sommes restés prisonniers, jusqu'à notre arrivée ici. Je vous assure que nous n'en savons pas davantage.

— À quelle race appartenez-vous ?



Je haussai les épaules.

— Nous sommes Américains. Quant à nos origines...

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Combien de races peuplaient la Terre à l'époque de votre départ ?

Cela devenait de plus en plus embarrassant.

— Il y en avait tellement qu'il me paraît impossible de vous donner un chiffre exact, répondit Gloria.

— Et je ne pense pas qu'il s'en soit créé de nouvelles en quarante-huit heures, ajoutai-je ironiquement.

Notre interlocuteur nous regarda avec un étonnement non dissimulé, puis s'écria :

— Quarante-huit heures ?

— Eh bien oui ! C'est à peu près le temps réel que nous estimons avoir vécu dans... enfin, dans votre appareil.

— C'est une notion purement psychologique, riposta le lecteur du roi. Xérès se trouve dans la constellation du Centaure, c'est-à-dire à environ cinquante-quatre années-lumière de la Terre.

— Et nous aurions franchi cette distance...

— Dans un appareil animé d'une vitesse voisine de celle de la lumière. Vous avez simplement subi les effets de la contraction du temps et vos organismes ont vécu au ralenti pendant les cinquante-quatre années qui sont nécessaires pour arriver sur ce monde.

Cinquante-quatre ans ! Il y avait donc cinquante-quatre ans que nous avions quitté l'île de métal et notre planète d'origine.

Cinquante-quatre ans ! C'était incroyable et inimaginable. Ma première pensée fut pour Bud. Qu'avait-il bien pu devenir ? Mon Dieu, c'était affreux...

Et sur Terre ? Qu'avait-il bien pu se passer durant tout ce temps ?

Hélas ! nous étions loin de nous attendre à ce que l'Égyptien nous révéla. Nous avions quitté la Terre seulement quelques jours avant l'invasion massive des armées xériennes, et, à l'heure actuelle, la conquête de notre planète était chose accomplie depuis longtemps.

Selon le héraut, rien n'avait pu s'opposer à la victoire complète des siens, car l'armement utilisé dépassait en nombre et en puissance tout ce que l'être humain avait déjà réalisé depuis l'origine des temps.

D'autre part, il y avait eu l'effet de surprise, préparé par les Xériens depuis plusieurs millénaires, c'est-à-dire depuis la fameuse défaite de Séthis qui avait obligé les survivants des armées de Sourakhamon à fuir sur la planète Xérès.

Le récit du héraut concordait curieusement avec les révélations que m'avait faites le professeur Lindsay, et les détails qui nous furent fournis nous confirmèrent l'extraordinaire épopée ignorée de l'histoire classique.

Au 6<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ, deux races évoluées dominaient

la Terre et luttait pour la suprématie du globe et même de l'univers.

Toujours selon le héraut, la plus cruelle et la plus impitoyable occupait une partie de l'Inde et s'étendait jusqu'à la mer de Gobi. Elle connaissait aussi l'énergie nucléaire et savait maîtriser de mystérieuses radiations pour s'en servir à des fins militaires.

Cette race aryenne possédait également une arme, appelée « avidyasta », qui agissait sur le système nerveux de l'ennemi par un pouvoir de suggestion.

Ces « flèches de sommeil » avaient permis d'annihiler en quelques jours plusieurs armées égyptiennes mais, grâce à l'invention d'une arme nouvelle, imaginée par les savants de Sourakhamon, la défaite avait pu être évitée à plusieurs reprises.

C'était une arme basée sur la concentration d'ondes sonores et dont les projectiles pouvaient détruire des villes entières en l'espace de quelques secondes.

Mais hélas ! la victoire devait finalement revenir à Memphis-Khan, le chef des Aryens, et Sourakhamon dut capituler et se rendre dans Séthis en ruine, non sans avoir donné l'ordre à ses sujets les plus fidèles de s'enfuir et de gagner la planète Xérès, où l'on devait préparer, pour les siècles futurs, une victoire totale et complète.

Cela faisait évidemment partie des plans secrets de Sourakhamon, et une base secrète avait été depuis longtemps édifiée, en plein océan Pacifique, pour permettre le lancement des appareils à destination de Xérès, petite planète de la constellation du Centaure, et sur laquelle les Égyptiens avaient trouvé toutes les conditions de vie qui étaient nécessaires à leurs organismes terriens.

Et lorsque Archie, que cette question paraissait intéresser au plus haut point, demanda comment avait pu être réalisée l'opération qui consistait à faire réapparaître l'île après une période de huit mille ans d'immersion, le héraut ne fit aucune difficulté pour nous répondre.

— Un dispositif ondionique était prévu lors de notre départ, nous apprit-il, et devait régler, depuis Xérès, la réapparition de l'île, afin qu'elle puisse recevoir nos appareils de combat. Notre attaque devait être fulgurante, massive, implacable, et sonner le glas de cette race maudite à laquelle nous avions abandonné la Terre.

Gloria riposta plutôt sèchement :

— Il y a pourtant une chose que vous n'aviez pas prévue.

— Laquelle ?

— C'est que la race dont vous venez de parler et qui vous a obligés à fuir n'existe plus, et que la Terre est actuellement peuplée par d'autres races qui ne sauraient être tenues pour responsables de votre infortune.

Le héraut prit le temps d'assimiler ce qu'il venait d'entendre, puis il darda sur Gloria ses petits yeux de fouine :

— Peu importe ! Il est seulement regrettable qu'il nous ait fallu près de huit millénaires pour rebâtir, ici même, notre civilisation, car Xérès était un monde désert et ne nous offrait que de maigres ressources lorsque nous l'avons abordé. Nous avons dû lutter, vaincre toutes les difficultés, aller même jusqu'au sacrifice de plusieurs générations pour redonner l'essor à notre humanité.

Il prit un temps, pour bien nous laisser comprendre l'importance de ce qu'il nous disait, puis nous l'entendîmes reprendre :

— Pendant ces huit millénaires, nous n'avons cessé d'espérer en notre victoire finale, celle qui nous rendrait à jamais cette Terre vouée à la barbarie et qui nous revenait de droit, quoi que vous en pensiez.

Un nouveau silence régna, plutôt gênant, et nous nous regardions tous sans oser proférer la moindre parole. Ce que nous venions d'apprendre était tellement extraordinaire que nous avions quelque peine à l'assimiler.

Vraiment, j'avais le chic pour me trouver au cœur de semblables aventures, bien que, le ciel m'en est témoin, je ne fasse jamais rien pour les chercher. Et tout cela à cause de Margaret !

Je me réjouissais d'avoir pris la précaution de l'empêcher de se manifester, mais, à ma grande surprise, les ondes-pensées de ma chère et tendre épouse entrèrent dans le circuit, me faisant sursauter.

Je compris ce qui venait de se passer. Poussée par sa curiosité naturelle autant que malade, Margaret avait mis en marche le système et avait certainement dû capter les dernières pensées du héraut, car nous l'entendîmes tous s'écrier sur un ton furieux :

— Mais enfin, c'est un comble. Qu'est-ce qui vous prend de parler ainsi alors que c'est nous qui sommes les héritiers légaux de Sourakhamon et les véritables maîtres de Xérès.

Elle hocha la tête à plusieurs reprises et reprit :

— À la fin, de qui se moque-t-on ?

Il était bien entendu trop tard pour faire taire cette incorrigible bavarde qui avait la spécialité de toujours intervenir quand il ne fallait pas.

Sa pensée avait été évidemment captée par l'assistance et l'étonnement se peignit sur tous les visages.

Pour la première fois, le roi Ménéthon sembla sortir de son impassibilité et de son monolithisme et s'écria :

— Que signifient ces paroles ? De quel héritage est-il question ? Que les dieux punissent ceux qui veulent profaner la mémoire de l'illustre Sourakhamon.

Les guerriers quittaient déjà leur poste lorsque je crus bon d'intervenir. Après tout, j'avais quand même des droits à défendre, et surtout celui d'éclaircir une situation qui m'intéressait personnellement.

Je m'avançai délibérément vers le monarque.

— Permettez, dis-je.

Comme il me regardait, plutôt surpris, je poursuivis :

— J'ignore en vertu de quelles lois xériennes vous vous estimez le maître tout-puissant de la Terre, mais je voudrais bien que vous sachiez qu'il existe, chez nous, d'autres lois qui me reconnaissent comme le propriétaire légal de la planète Xérès.

Ménéthon s'était dressé, rouge de colère. De mémoire de pharaon, personne n'avait jamais eu l'audace de parler ainsi à un monarque, c'était évident.

Il me lança un regard terrible, et dit :

— Tu paieras cher, étranger, une telle insolence.

— Le fait de dire la vérité constitue-t-il une insolence ?

Il réfléchit, visiblement surpris de mon assurance et reprit, plus doucement :

— Explique-toi.

En guise de réponse, je sortis de ma poche le royal papyrus que j'avais soigneusement conservé et le tendis à Ménéthon.

Ce dernier me l'arracha presque des mains et le parcourut avec avidité, cependant que son visage, au fur et à mesure de la lecture, passait de la colère à la plus complète des stupéfactions.

Finalement, il me regarda, en proie à l'ahurissement le plus total, comme si j'étais Sourakhamon en personne.

— De qui tiens-tu ce message ?

Évidemment, je m'attendais à une telle question, et c'était bien là le plus embarrassant à expliquer. Mais, de toute façon, je ne pouvais plus reculer.

Je lui avouai alors les circonstances extraordinaires qui m'avaient permis d'entrer en possession de ce manuscrit et surtout de la fameuse statuette.

Il réfléchit et s'exclama :

— La statuette de Sourakhamon ?

— Oui. Celle qu'il envoyait à son fils Ménès, en Haute-Libye.

— C'est impossible ! Tu mens !

— Vérifiez alors l'authenticité du manuscrit, comme je l'ai fait moi-même.

La colère du pharaon atteignit son paroxysme. Quittant le podium, le monarque s'avança vers nous :

— Que la colère des dieux te réduise à l'état de vermine, me lança Ménéthon, pour un tel sacrilège. Mes graphologues vont s'occuper de cette question. Souhaite que leur réponse confirme tes dires !

## CHAPITRE X

Nous nous retrouvâmes quelques instants plus tard, dans un local confortablement aménagé, mis à notre disposition sur l'ordre de Ménéthon lui-même.

Nous devons, paraît-il, attendre les décisions et le bon vouloir de Sa Majesté, qui devait, en compagnie de ses ministres, statuer sur notre sort.

C'est du moins ce que nous apprîmes de la bouche de nos gardiens qui, en dehors de ces aveux, se montrèrent aussi hermétiques que les portes métalliques qui se rabattirent sur nous.

Une fois débarrassés de nos traducteurs, nous pûmes enfin parler librement, surtout Margaret qui ne tenait plus en place.

Elle se planta devant moi et me lança :

— Cinquante-quatre ans, Syd, est-ce que tu réalises ?

Je me contentai de soupirer, pendant qu'elle repartait :

— Et Bud, le pauvre chou ?

— Un pauvre chou qui vient de fêter son cinquante-huitième anniversaire !

— Mais enfin, Syd, ce n'est pas possible !

Je haussai les épaules.

— Il nous a oubliés depuis longtemps, rassure-toi !

Je dois rendre hommage à mes amis qui ne tentèrent à aucun moment d'intervenir dans cette conversation. Ils se contentaient de nous écouter, hochant parfois la tête et soupirant, pour bien nous prouver que leur sympathie nous était acquise.

Je poursuivis :

— Il est peut-être marié, divorcé, veuf, père de famille, grand-père même, à moins que... mais non, j'ai confiance en Bud, c'est de la bonne graine.

— Notre fils... Cinquante-huit ans... Quelle horreur !

Je poussai un soupir énorme, complètement assommé moi aussi.

— Et si nous avions la chance de revenir sur Terre, poursuivis-je, ce serait un vieillard de cent douze ans que nous retrouverions. La médecine a dû faire des progrès. Je suis sûr qu'il serait dans le nombre des centenaires.

— Pourquoi ?

— Parce que mon arrière-grand-père a vécu jusqu'à...

Elle explosa :

— Au diable ton arrière-grand-père ! Il s'agit de notre fils. Cent douze ans, tu te rends compte ? Bonté divine, avoir un fils de cent

douze ans à mon âge !

\*  
\* \*

Le repas que l'on nous servit calma un peu la colère et la nervosité de Margaret (car il faut préciser que nous n'avions absorbé aucune nourriture depuis notre départ de la Terre), et j'en profitai pour donner libre cours à un sujet qui me tenait à cœur.

— Il y a une chose que je voudrais bien savoir.

— Laquelle ?

— Le sort que nous réservera finalement la statuette.

Archie souleva les épaules avec un fatalisme qui me déconcerta :

— À quoi bon ? soupira-t-il. Oubliez cette statuette. Tout cela n'a plus aucun sens à présent. Ce qui importe, surtout, c'est de sauver notre peau.

— Je ne miserais pas un cent dessus.

— Attendez au moins de connaître les résultats de l'attaque déclenchée par les Xériens.

— Que voulez-vous dire ?

— Que la situation n'est peut-être pas aussi désespérée que nous le supposons, ou du moins que nous le laisse entendre Ménéthon. Car, en somme, cinquante-quatre ans se sont déjà écoulés depuis l'invasion, et personne, ici, ne connaît encore le nom du vainqueur.

— Vous pensez que...

— Que nous serons fixés dans quelques jours, affirma Archie. J'en suis certain. Il nous suffira de tenir jusque-là. Supposons que l'attaque xérienne ait échoué.

Il prit un temps, pour nous laisser le loisir de la réflexion et enchaîna :

— N'oubliez pas qu'à notre époque, la population de la Terre était d'environ trois milliards d'individus et que nous disposions aussi, chose appréciable, d'une force nucléaire capable de repousser le plus audacieux des conquérants.

Il eut un petit sourire pour ajouter rêveusement :

— J'imagine très bien le téléphone rouge obligeant, pour une fois, les deux K à s'unir pour faire face à un ennemi commun.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette remarque.

— Oui, je me doute un peu de ce qu'a dû être le dialogue, mais n'empêche que ça a dû faire un sacré feu d'artifice, vous ne croyez pas ?

Personne ne répondit. Chacun imaginait intérieurement ce qui avait dû se passer.

\*

Les deux jours qui suivirent n'apportèrent aucun élément nouveau à notre situation. Nous avions fini par nous habituer à nos nouvelles conditions d'existence, complètement livrés à nous-mêmes dans l'immense local que nous occupions.

À franchement parler, rien n'y manquait, même pas les « bains-douches », si toutefois on peut appeler ainsi les cabines individuelles destinées aux soins corporels.

Le principe consistait à faire passer un courant électrique à l'intérieur d'un corps gélatineux, dont les atomes, irrémédiablement entraînés par les électrons provenant des filaments électriques, étaient dirigés magnétiquement à la surface de notre corps.

Les particules glycerinées, dès qu'elles entraient en contact avec la peau, dissolvaient rapidement toute poussière céleste ainsi que les divers microorganismes.

Une combinaison très ingénieuse en somme, et qui enthousiasma Margaret, car, comme chacun de nous, elle avait fini, après bien des discussions, par accepter son sort avec un certain fatalisme.

Il est vrai que le point de vue d'Archie nous avait un peu remonté le moral, mais, ce qui m'intriguait personnellement, c'était le silence de la part de Ménéthon et de ses séides, à croire que l'on nous avait complètement oubliés.

\*

\* \*

Je ne devais pas tarder à réviser mes opinions, car, au bout de deux nouvelles journées xériennes<sup>(3)</sup>, nous eûmes la visite de Keton, le lecteur du roi, qui nous apparut cette fois dans une tenue peu classique, comportant une combinaison souple, deux bottes légères et une large ceinture faite du même cuir.

Il était flanqué de quatre gardes armés jusqu'aux dents, et la première impression que je ressentis en le voyant fut celle du condamné, au matin de son dernier jour, lorsqu'on le prie gentiment de quitter sa cellule pour une ultime promenade.

Mais je me trompais. Le grand voyage n'était pas encore pour cette fois, et Keton venait tout simplement nous annoncer la victoire des armées xériennes sur Terre.

— Le premier émissaire vient de rallier la planète Xérès, ajouta-t-il avec un superbe sourire où se lisaient la fierté et la plus sombre ironie. Il a quitté la Terre au moment où s'installait au Caire le gouvernement provisoire xérien. Après seulement quatre jours de combat, les armées terriennes, presque toutes anéanties, ont capitulé sans condition. Ce fut un combat magnifique, messieurs, héroïque même, mais vos semblables n'étaient pas de taille à lutter plus longtemps devant nos

légions. J'ai tenu à ce que vous en fussiez informés sur-le-champ.

Archie, les poings serrés, s'était avancé vers Keton.

— Et la population ? Quel est le bilan ?

Keton soutint fièrement son regard et répondit d'un trait, d'une voix sûre, sans la moindre hésitation :

— Nous en avons détruit plus des deux tiers. Mais ce n'était pas dans nos intentions, se hâta-t-il d'ajouter. Il est difficile de limiter les effets d'une bombe nucléaire, vous ne l'ignorez point.

Il hocha la tête à plusieurs reprises, puis haussa les épaules.

— De toute façon, cela est déjà vieux de cinquante-quatre ans. À l'heure actuelle, les Terriens eux-mêmes n'y pensent plus. Quant à vous, je ne pense pas que cela puisse changer grand-chose à votre situation.

Gloria répliqua sèchement :

— Dans ce cas, dépêchez-vous. Tuez-nous, et qu'on en finisse, si c'est cela que vous voulez.

Keton la considéra un instant sans broncher, puis répondit :

— Croyez-vous que nous aurions attendu si longtemps si telles étaient nos intentions ?

Et, comme nous le regardions sans rien dire, il poursuivit :

— Non. Nous avons vérifié l'authenticité du papyrus que vous nous avez remis, et, pour avoir ramené sur Xérès ce manuscrit d'une valeur inestimable pour l'histoire de notre race, le Tout-Puissant Ménéthon vous accorde la vie sauve. Il rend d'ailleurs hommages à votre notoriété et à la valeur que vous représentiez, à des titres différents, dans le monde de vos semblables, autrefois.

— Vous nous en voyez très honorés, répliquai-je aussitôt, mais nous aimerions bien savoir ce que vous comptez faire de nous.

Keton me toisa de toute sa hauteur et il me sembla voir passer sur sa face une sorte de sourire, qui fendit son visage de terre cuite à la manière d'une tirelire.

Il ajouta encore :

— Le jour où le Tout-Puissant Ménéthon décidera de votre sort, je me ferai à la fois un plaisir et un devoir de vous en informer.

Il partit sans ajouter un mot de plus, nous laissant à nos sombres pensées.

À franchement parler, nous n'étions pas brillants. La nouvelle que nous venions d'apprendre nous avait porté un sérieux coup.

Quel espoir nous restait-il à présent ? Le plus terrible, c'était cette sensation d'impuissance qui nous anéantissait.

L'instinct paternel jouant quand même, je pensais à Bud. Était-il seulement au nombre des survivants ?

J'avoue humblement que jamais, au cours de mes extraordinaires aventures, je ne m'étais trouvé dans une situation semblable. Et dans



ce cas particulier, la situation en question me paraissait des plus critiques.

\*  
\* \*

Les journées sur Xérès s'écoulèrent encore, longues et monotones.

Les cigarettes vinrent rapidement à manquer et, comme j'en avais demandé, on nous apporta un produit de remplacement qui nous fit pousser à tous des cris de dégoût, preuve que notre nervosité croissait de plus en plus.

Combien de temps encore allait durer notre claustration ? Et cette chaleur qui devenait insupportable !

On nous apporta des vêtements de rechange, des sortes de tuniques que seules Gloria et Margaret apprécieraient, car le goût féminin, il faut le reconnaître, s'accorde de tout ce qui est nouveau.

Dans ce domaine, la mode xérienne savait flatter les avantages du sexe dit faible. La preuve !

Petit à petit, la vie reprenait ses droits, au fur et à mesure que les jours passaient, et les boissons alcoolisées qui nous étaient servies à profusion nous permirent d'occuper la majeure partie de notre temps.

Archie et moi nous livrions à d'interminables parties d'échecs cependant que nos femmes trouvaient le moyen de papoter, Dieu seul sait de quoi !

Ce jour-là, vaincu par la chaleur et l'épuisement, je me décidai à faire une sieste. Lorsque j'entrai dans la chambre qui m'avait été attribuée, mon premier soin fut de couper le contact d'un téléviseur dont on nous avait expliqué le mécanisme et que nous pouvions régler à notre volonté pour observer ce qui se passait dans les grandes artères de la cité.

Margaret était ivre comme une caille, et jouait les Cléopâtre sur le lit, avec sa tunique vaporeuse qui ne dissimulait rien de son académie.

Je me suis toujours demandé pourquoi l'on avait fait tant de publicité sur les charmes et la sensualité de telle ou telle vedette, alors que, dans le fond...

Mais là n'est pas la question. C'est lorsque je m'étendis à côté d'elle, bien décidé, que ma charmante femme partit d'un grand éclat de rire entrecoupé de hoquets nerveux.

C'était, pourquoi ne pas le dire, la cuite royale, et je devinai qu'elle était vraiment imbibée jusqu'à la moelle.

Elle rit de plus belle en me regardant, pouffa une fois de plus et me dit :

— Plus tard, mon chéri... Allume la télé, et regarde ces bonnes têtes de Terriens... c'est à mourir de rire. Ah, ils sont loin de se douter de ce qui les attend, eux aussi...

Je ne compris pas, et demandai machinalement :

— Que veux-tu dire ?

Pour toute réponse, elle me désigna le téléviseur et, intrigué par ce qu'elle venait de me dire, je branchai à nouveau les contacts, sans toucher au réglage.

Ce que je vis alors m'arracha un cri de stupeur, et, lorsque je me ruai pour rejoindre Archie et Gloria, ces derniers, eux aussi, assistaient au même spectacle devant leur appareil.

Au milieu d'une foule nombreuse, deux hommes, deux Terriens sans le moindre doute, étaient accueillis par des gardes xériens, devant un engin dont la forme rappelait celui qui nous avait amenés sur Xérès.

Ils étaient grands, d'âge moyen, vêtus de complets de toile blanche, et paraissaient plutôt mal à l'aise au milieu de la foule qui continuait à les dévisager avec curiosité.

Ils furent entraînés au milieu d'une large avenue, en direction du palais de Ménéthon, que nous apercevions très nettement à l'arrière-plan, puis ils disparurent de l'écran.

Ce fut la voix de Gloria qui résonna la première, lorsque Archie coupa l'émission.

— Des Terriens, des Terriens sur Xérès... Jamais je ne me serais attendue à ça !

## CHAPITRE XI

Il existe dans la vie des événements imprévus qui surgissent au moment où l'on s'y attend le moins.

Par exemple, un pot de fleurs que l'on reçoit sur le crâne par une belle matinée de printemps ou plus prosaïquement, une feuille verte ou rose de votre perceuteur que vous recevez le jour de votre anniversaire.

À moins qu'il ne s'agisse encore d'une statuette égyptienne... Enfin bref, les exemples seraient fastidieux à énumérer, mais l'arrivée de ces deux Terriens sur Xérès me produisit le même, effet.

Archie s'écria :

— Que viennent-ils faire ici ? Et comment ont-ils pu atteindre cette planète ?

— Certainement pas avec une montgolfière, répondis-je. Je vous avais bien dit que nous aurions du nouveau sous peu.

Pour une fois, je ne me trompais pas, car, en matière de nouveauté, nous fûmes gâtés au cours des heures qui suivirent.

Vers la fin de l'après-midi, des gardes firent irruption dans nos locaux et nous demandèrent de les suivre, Archie et moi seulement.

Nous quittâmes le bungalow à bord d'un petit appareil en forme de tonneau et atteignîmes rapidement le palais fabuleux où régnaient encore tout le faste, toutes les traditions et toutes les coutumes des anciens Égyptiens.

Nous nous retrouvâmes bientôt dans la même salle immense où trônait le Tout-Puissant Ménéthon, au milieu d'une fumée odorante répandue par l'encens que jetait une esclave symbolique sur des charbons allumés dans une coupe de bronze.

Les ondes-pensées du monarque s'imprégnèrent dans notre subconscient dès que, en compagnie d'Archie, j'atteignis la base du podium.

Ménéthon tint tout d'abord à nous remercier du papyrus que nous lui avions remis et nous renouvela sa gratitude, avec toute l'emphase d'un discours savamment préparé, puis, sautant du coq à l'âne, il entra délibérément dans le vif du sujet.

— Vous n'êtes pas sans savoir que, depuis cinquante-quatre ans, un gouvernement xérien est installé sur Terre. Je m'empresse de vous annoncer que, après quarante-neuf années d'étroite coopération, la race terrienne et la race xérienne œuvrent ensemble pour un avenir heureux et pacifique.

Archie, sans se soucier du protocole, s'écria :

— Quarante-neuf années, dites-vous ?

Il faut croire que Ménéthon commençait à s'habituer à nos manières et à notre langage, car il répondit sans sourciller :

— Oui, car l'appareil qui vient de nous parvenir aujourd'hui de la Terre a parcouru l'énorme distance qui nous en sépare à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Il a atteint Xérès en un temps réel de cinq années seulement. Et cette extraordinaire performance, nous la devons, je dois le reconnaître, à deux ingénieurs terriens, dont nous apprécions et louons le génial esprit. Ils sont parmi nous, et seront logés dans un bungalow voisin de celui que vous occupez.

Ménéthon s'interrompt pour caresser longuement un animal moucheté de taches sombres, qui ressemblait à un guépard, avec toutefois une longue queue abondamment fournie de poils soyeux.

Il reprit sur un autre ton, avec une nonchalance très étudiée :

— Une telle invention, vous le comprenez, ne peut que faciliter les relations entre la Terre et Xérès, car elle réduit considérablement le temps du trajet. Mais elle ouvre aussi d'autres horizons pour l'avenir, car les auteurs de cette découverte affirment pouvoir réduire encore le temps réel jusqu'au voisinage de la vitesse absolue. Je pense que c'est absolument extraordinaire, n'est-ce pas, messieurs ?

Archie ne s'en laissa pas conter et demanda froidement :

— Qu'attendez-vous de nous ?

Interloqué par cette question directe et précise, Ménéthon cessa de caresser l'animal capricieux blotti à ses côtés, puis nous regarda longuement.

Finalement, il se décida :

— Je suppose que vous aimeriez retourner un jour sur votre planète natale et reprendre vos activités normales. Oui... oui... je sais... je suis au courant de la réputation que vous aviez autrefois, sur Terre, et je m'empresse de vous dire qu'après cinquante-quatre ans de disparition, on parle encore de vous dans les milieux scientifiques et journalistiques, pour les, immenses services que vous avez rendus à vos semblables. Donc, je tiens à ce que vous sachiez que je suis tout disposé à vous rendre votre liberté, et que le gouvernement central xérien se fera un devoir de vous aider au maximum dès votre retour sur Terre.

Malheureusement, la patience n'est pas mon fort, et, comme je devinais qu'il y avait anguille sous roche dans ces propos flatteurs et mielleux, je profitai d'un court silence pour interroger à brûle-pourpoint :

— J'apprécie, Majesté, cette offre généreuse de votre part, mais je me doute qu'il doit y avoir une condition.

— Il y en a une, en effet. Votre collaboration étroite et complète avec le gouvernement xérien, répondit Ménéthon. Pour aider et

faciliter les travaux des deux techniciens terriens qui viennent de rallier Xérès, je suis certain que votre concours, professeur Brent, et celui de votre épouse peuvent être très appréciables, en vue de la réalisation rapide du procédé basé sur la vitesse absolue. Quant à vous, monsieur Gordon, nos services de l'information ont besoin d'un chroniqueur de talent qui puisse convaincre certaines masses terriennes encore un peu réticentes vis-à-vis de notre politique. Le poste que nous vous offrons fera de vous l'homme le plus envié et le plus respecté de la planète.

Comme Archie allait parler, Ménéthon se leva de son siège et ajouta :

— Vous avez jusqu'à demain matin pour réfléchir. Mais j'ose pouvoir compter sur votre parfaite compréhension. J'ai dit.

\*

\* \*

De toute façon, nous n'avions pas le choix. Ou bien il nous fallait accepter de collaborer avec les Xériens, ou alors... recommander bien sagement notre âme à Dieu, car nous ne nous faisons aucune illusion sur les décisions que Ménéthon prendrait devant notre refus.

Nous étions vraiment plongés dans le plus grand embarras tandis que nous regagnions notre bungalow, au point que nous n'échangeâmes pas une parole, mais les regards que nous surprenions étaient lourds de sous-entendus.

Avant d'entreprendre quoi que ce fût, il nous parut utile de faire la connaissance de nos nouveaux voisins qui occupaient le local attenant.

Il s'agissait de deux charmants garçons fort sympathiques, avec lesquels nous eûmes tôt fait de fraterniser.

William Topper était originaire de New York et pouvait avoir une cinquantaine d'années environ.

En ce qui concerne Robert Barney, il était plus jeune de quelques années. Un Canadien bâti en hercule et bavard comme une pie.

Bien entendu, ils étaient loin de s'attendre à notre visite, et, dès qu'ils apprirent que nous étions, le gros Barney donna libre cours à sa stupéfaction.

C'est exact, on parlait encore de nous sur la Terre et notre disparition incompréhensible de l'île de métal, quelques jours seulement avant l'invasion xérienne, n'avait jamais été expliquée.

Il faut dire qu'à cette époque-là, Topper avait à peine quatre ans, l'âge de Bud, et Barney n'était pas encore venu au monde.

Cela nous produisait une curieuse impression de nous trouver en face de ces deux hommes, bien plus âgés que nous à présent, et qui nous parvenaient d'une époque que nous n'avions pas vécue nous-mêmes.

Une époque trouble qui avait conservé le souvenir de cette guerre atroce qui avait anéanti plus des deux tiers de l'humanité.

Un gouvernement provisoire xérien s'était tout d'abord fixé au Caire, mais, sur l'ordre de Hotep II, pharaon cruel et ambitieux, une nouvelle capitale s'était édifiée sur les ruines mêmes de Thèbes, là où avaient régné dans des temps très éloignés plusieurs dynasties des plus célèbres.

Cette conversation avec ces hommes qui nous parlaient d'un monde que nous avions quitté, nous semblait-il, depuis quelques heures à peine, alors que tant d'années s'étaient écoulées véritablement, avait quelque chose d'extraordinaire.

Nous étions là, attentifs et passionnés, posant des multitudes de questions auxquelles ces braves garçons s'efforçaient de répondre de leur mieux, nous donnant, dans la mesure du possible, tous les détails voulus.

Toutes les anciennes religions terriennes avaient été abolies au profit d'un polythéisme si cher aux anciens Égyptiens, qui n'était, somme toute, que la mise en évidence d'un Être Suprême, incréé, éternel et tout-puissant.

Les différents dieux de cette religion n'étaient en réalité que des symboles et des allégories, et des temples dédiés à Osiris avaient été construits dans toutes les villes.

Petit à petit, les mœurs, les coutumes, les traditions de l'antiquité s'étendaient à la planète entière et, selon Topper et Barney, dans quelques années, il serait trop tard.

La Terre serait conquise complètement et il ne subsisterait rien de notre civilisation.

Pourtant, tout ne se passait pas aussi simplement qu'on aurait tenté de le supposer. Comme toutes les politiques, celle de Hotep II avait aussi ses ennemis et ses adversaires les plus acharnés étaient ceux qui étaient restés fidèles au gouvernement central de Xérès.

En somme, ce gouvernement provisoire fixé à Thèbes n'avait jamais eu la moindre relation avec les chefs suprêmes de Xérès et Hotep II régnait en maître, sans se soucier le moins du monde de l'existence de Ménéthon.

D'ailleurs, il ne l'avait jamais connu.

\*  
\* \*

C'est alors que Topper et Barney, qui travaillaient ensemble dans un laboratoire de recherches scientifiques, découvrirent un procédé capable de propulser un solide bien au-delà de la vitesse de la lumière, que l'on croyait être depuis longtemps une vitesse limite.

La nouvelle se répandit, les premières expériences furent faites, et

les ennemis de Hotep II entrevirent là le seul moyen de renverser la situation en rétablissant l'autorité du gouvernement central.

En réduisant jusqu'à la vitesse limite les temps de trajet, on offrait à Ménéthon la possibilité de châtier les traîtres comme ils le méritaient, et de maintenir ensuite des relations constantes entre Xérès et la Terre.

Le projet avait été adopté et les rebelles s'étaient emparés des deux ingénieurs. Ceux-ci avaient été conduits dans un laboratoire secret, où ils avaient pu continuer leurs études et leurs travaux jusqu'à ce qu'enfin puisse être réalisé le premier appareil de ligne.

C'est ainsi que Barney et Topper avaient pu atteindre Xérès dans le temps réel de cinq années à peine, ce qui constituait un exploit unique, aussi bien sur le plan scientifique que sur le plan technique.

Après avoir écouté attentivement ces révélations, je me mis à réfléchir et je compris les véritables intentions de Ménéthon.

Parbleu, c'était clair comme de l'eau de roche.

## CHAPITRE XII

Toutes les bonnes paroles et les promesses de Ménéthon n'avaient qu'un seul but, nous obliger à servir sa propre cause.

— Le torchon brûle, déclarai-je, et Ménéthon a besoin de nous pour l'aider à renverser la vapeur. Pour vous : le côté technique et pour moi : le soin d'une bonne campagne de presse qui facilitera sa prise de pouvoir.

Je regardai les deux Terriens tandis qu'ils assimilaient ce que je venais de dire, puis demandai encore :

— Au fait, est-ce que vous croyez qu'il soit vraiment possible de modifier votre procédé jusqu'à la vitesse absolue ?

Barney me regarda, un peu indécis, puis hocha lentement la tête :

— Oui, reconnut-il, le problème n'est pas insoluble, surtout si le professeur Brent accepte de nous aider.

Archie avait froncé les sourcils.

— Ces gens-là sont nos ennemis, et Je ne me sens pas le droit de...

Mais Gloria lui coupa la parole.

— Je t'en prie, Archie, tout cela n'a plus de sens maintenant, et nous ne pouvons rien changer à notre situation. Il me paraît absurde de nous entêter. Alors qu'au contraire, si nous aidons Ménéthon à chasser le tyrannique Hotep II, nous pouvons peut-être rendre un immense service à nos semblables. C'est à eux que je pense, Archie, et puis...

Elle parut hésiter avant de poursuivre :

— Et puis, qui sait si cette découverte ne nous permettra pas de devenir les maîtres de la situation ?

— Que veux-tu dire ?

Je fis claquer mes doigts et me tournai vers Archie :

— Gloria a raison. Voyons, réfléchissez un peu. Un engin voyageant à la vitesse absolue est une arme pratiquement invincible, surtout s'il est, comme je le suppose, équipé pour le combat. Rien n'y résistera, ni la puissance de Hotep ni celle de Ménéthon. Eh... eh... une bonne petite revanche ne me déplairait pas. Qu'en pensez-vous ?

Il y eut un silence dans la pièce, puis je vis Barney et Topper se gratter le menton, pendant qu'Archie semblait réfléchir rapidement.

— C'est assez audacieux, répondit enfin mon ami. Il reste aussi à trouver le moyen de nous rendre maîtres de l'appareil lorsque le moment sera venu. Mais tout cela n'est qu'une question de détail que nous pourrions étudier par la suite. Vu sous cet angle, le projet m'intéresse.

— Nous sommes d'accord également, répondirent Topper et Barney



après s'être consultés du regard.

Margaret entra à cet instant, complètement dégrisée et heureuse à son tour de faire la connaissance de nos nouveaux compagnons avec lesquels elle sympathisa d'ailleurs très rapidement.

Notre projet l'enthousiasma évidemment, mais lorsqu'elle apprit l'âge de Topper, elle parut subitement se désintéresser de la situation pour s'écrier :

— Mon Dieu, c'est incroyable, vous avez le même âge que Bud ! Le pauvre chou... qu'a-t-il pu devenir ?

Topper fronça les sourcils et regarda Margaret :

— Bud Gordon, murmura-t-il... Bud Gordon... Attendez, ce nom-là me dit quelque chose.

Je pivotai sur moi-même pour faire face à Topper :

— Non, sans blague, vous auriez connu Bud ?

— Ma parole, j'ai connu un garçon qui s'appelait comme ça. Mais oui, c'est bien ce nom-là. Nous étions ensemble à l'orphelinat de Sainte-Cécile, dans le Bronx.

— À l'orphelinat ?

— Oui. Même que c'était un drôle de phénomène.

Il paraît que ses parents l'avaient surnommé Attila. Un vrai brise-fer !

— Attila ? bégaya plaintivement Margaret. Attila ! Aucun doute, il s'agit bien de Bud, de notre fils. Notre fils dans un orphelinat ! Comment est-ce arrivé ? Oh, je vous en prie... Dites !

Topper haussa les épaules.

— Vous savez, reprit-il, avec les bombardements, nous étions des dizaines de milliers dans le même cas. Alors, comme ça, Bud était votre fils ?

— Et ensuite ? Qu'est-il devenu ? Vous le savez peut-être ?

Il réfléchit et répondit aussitôt :

— C'est-à-dire que... je l'ai perdu de vue après notre sortie de l'orphelinat, mais je crois qu'il a essayé de faire fortune en vendant de la poudre à éternuer.

— De la poudre à éternuer ?

— Dame, les Xériens adorent ça. On en sert dans toutes les grandes réceptions... Cette farce terrienne a connu un très grand succès, mais Bud n'a pas fait la fortune qu'il espérait.

— Ensuite ?

— Son affaire a fait faillite, et on m'a dit qu'il s'était lancé dans une affaire...

Topper hésita et se frotta le bout des doigts :

— ... dans une autre affaire de poudre. Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

— De mieux en mieux, soupirai-je. Et ensuite ?

— Ensuite, eh bien je crois qu'il a terminé comme dompteur dans un cirque.

Margaret demanda faiblement :

— Terminé ?

— Oui.

Elle ouvrit de grands yeux et souffla :

— Vous... voulez dire que...

— Il paraît que les lions étaient affamés ce jour-là.

— Dieu du ciel ! s'écria Margaret en se laissant choir sur un siège, se faire dévorer par un lion, et devant des milliers de personnes, encore ! Quelle honte pour la famille !

\*

\* \*

Nous fîmes parvenir notre réponse à Ménéthon dès le lendemain matin, et le fait que nous acceptions ses propositions contribua à modifier notre mode d'existence.

À partir de ce moment-là, une liberté entière nous fut accordée dans la grande cité xérienne.

Un laboratoire immense et remarquablement agencé fut mis à notre disposition pour que nous puissions y poursuivre les travaux sur la vitesse absolue, et nous fûmes surpris des progrès immenses réalisés par cette race dans tous les domaines.

Une rampe mobile nous conduisit directement du bungalow aux ateliers de construction, et Keton nous expliqua qu'un système anti-g était à la base du fonctionnement de ce qu'on aurait très bien pu appeler un tapis roulant.

Nous ressentîmes immédiatement une impression de légèreté, un peu à la manière des astronautes tombant en chute libre dans l'espace.

Ce tapis roulant anti-g était, selon Keton, entouré d'un faisceau d'ondes appropriées qui dirigeaient les objets ou les individus à transporter vers la destination choisie au préalable grâce à un sélecteur multidimensionnel dont étaient pourvus tous les habitants de la cité.

C'est ainsi que nous parvînmes jusqu'aux ateliers où nous reprîmes aussitôt contact avec la gravitation normale.

L'équipe qui devait seconder Archie, Gloria et les deux ingénieurs terriens avait été triée sur le volet et, dès les premiers jours, des expériences étonnantes furent réalisées à la surface de la planète avec des appareils équipés selon le procédé imaginé par Topper et Barney.

C'était vraiment stupéfiant, un véritable défi lancé aux géométries euclidienne, riemannienne et einsteinienne.

Toutes les questions mises en valeur posaient des problèmes extrêmement difficiles obligeant à faire appel aux derniers

raffinements de la haute analyse, sans négliger pour autant les coordonnées de Gauss, la géométrie de Riemann et le calcul tensoriel.

Un système dans lequel, selon Archie, la somme des angles d'un triangle pouvait être supérieure ou inférieure à deux droits et où le nombre  $\pi$  n'était nullement respecté<sup>(4)</sup>.

Les géodésiques de l'espace-temps devenaient une pure abstraction dans le domaine du subespace, celui qui permettait à un mobile de franchir le mur de la lumière, en reniant ainsi toute incorporation de la physique entière du continuum dans la géométrie.

Je dois ajouter que le terme absolu en matière de vitesse n'est pas littéralement exact, car un temps local, un temps propre, devait exister à bord de la fusée, totalement indépendant, celui-là, du temps réel auquel est soumis le continuum.

Autrement dit, le temps vécu à bord de l'appareil ne pouvait avoir aucune valeur pour le continuum, puisque, normalement, il ne s'écoulerait aucune fraction de temps entre le départ de Xérès et l'arrivée sur la Terre.

\*

\* \*

De nombreuses journées s'écoulèrent ainsi, consacrées aux recherches et au travail, et j'en profitai pour mettre mes notes à jour, grâce aux renseignements que me donnaient mes savants amis.

Pour donner le change, je feignis de tracer les grandes lignes de la campagne de presse dont j'étais chargé et dont je soumettais de temps à autre quelques éléments à Keton, le héraut du roi.

Depuis quelque temps, pourtant, un fait me paraissait très curieux. En effet, au fur et à mesure que les travaux approchaient de leur conclusion, j'avais la nette impression que Keton manifestait une certaine indifférence pour tout ce que je lui disais.

C'est à peine s'il jetait un coup d'œil distrait sur les projets fantaisistes que j'échafaudais, et la nervosité du Xérien n'échappa pas non plus à Margaret qui finit par me demander « ce que cette face de momie pouvait bien avoir derrière la tête ».

Hélas ! nous ne devons pas tarder à le savoir. Keton attendit que nous ayons annoncé la réussite des travaux pour jeter son masque.

Ce jour-là, l'appareil avait rallié l'un des satellites de Xérès avec une vitesse et un temps réels absolus, si bien que Ménéthon avait donné libre cours à son enthousiasme et à ses espoirs les plus secrets, dans un discours enflammé digne d'un grand politicien.

La fusée avait été équipée d'armes nucléaires à longue portée et plusieurs appareils réalisés sur le même principe devaient sous peu s'élancer à l'assaut de la Terre, anéantir les usurpateurs et rétablir l'autorité du gouvernement central.

C'est alors que nous quittions les ateliers de montage, déjà désertés par les équipes spécialisées, que Keton et trois Xériens armés firent irruption dans les locaux.

Margaret me serra nerveusement le bras et murmura :

— Et voilà le remerciement. Ah, on peut dire qu'ils se sont bien moqués de nous.

Mais je n'étais pas de son avis. Il se passait autre chose. L'intrusion de Keton et de ses gardes sonnait faux.

Ce diable d'homme se découvrait enfin, et le rictus qui apparut sur ses lèvres de papyrus mâché me fit entrevoir le pire, car je compris immédiatement que ce n'était pas sur l'ordre de Ménéthon qu'il se présentait à nous.

Les gardes se déployèrent, bloquèrent les issues, tandis que Keton s'avavançait vers nous et manipulait le boîtier de son appareil sonopsychique. Il dit :

— Joli travail, messieurs, toutes mes félicitations ! Grâce à vous, une nouvelle page de l'histoire va pouvoir être tournée.

— Cela ne fera qu'une de plus, n'est-ce pas ? essayai-je de plaisanter, pour gagner du temps.

Le visage de Keton se fendit d'un affreux sourire.

— Bien sûr, mais ce sera la dernière consacrée à Ménéthon et à Hotep II.

Je le voyais venir avec ses grands pieds et je me doutais bien de ce qu'il mijotait.

— Tout dépend du nombre de pages qu'il reste encore à écrire, répliquai-je pour rester dans la note de la conversation. Peut-être avez-vous une idée en ce qui concerne les derniers chapitres ?

Le héraut me considéra avec un certain intérêt avant de répondre :

— J'apprécie beaucoup votre humour, homme de la Terre, et je m'en voudrais de me priver d'un esprit aussi gaillard que le vôtre. À tout roi il faut un bouffon. Je vous réserve cette place, si toutefois vous avez suffisamment de bon sens pour comprendre ce que j'exige de vous.

Archie s'était avancé à son tour, préférant sans doute aller droit au but.

— Finissons-en, demanda-t-il. Qu'attendez-vous de nous ?

D'un geste, Keton nous indiqua le hall dans lequel était remisé l'appareil expérimental.

— Vous avez très bien compris. Demain, c'est moi qui prendrai possession de Thèbes et qui régnerai sur Terre. Je vous offre une chance. Celle de m'obéir, car rien ne m'arrêtera. Je détruirai la puissance d'Hotep et j'anéantirai même Xérès s'il le faut, mais je ne renoncerai jamais à mes desseins. Alors, décidez-vous, le temps presse.

Le regard que nous échangeâmes en disait long sur ce que nous

étions en train de penser.

L'intervention inopinée de Keton faussait brutalement tous les projets que nous avions élaborés, et c'était l'anéantissement immédiat de tous nos espoirs.

Que faire ? Bien entendu, il était facile de comprendre que Keton avait besoin de nous pour diriger l'appareil expérimental, et il devait redouter un refus de notre part.

Mais le redoutable personnage avait dû étudier son plan et il fit un signe.

Brusquement, les gardes s'emparèrent de Gloria et de Margaret, les poussèrent au milieu du hall et braquèrent sur elles leurs armes thermiques.

Il était évident que Keton ne reculerait devant rien pour nous faire obéir, et qu'il n'hésiterait pas à sacrifier les deux jeunes femmes.

Les gardes n'attendaient qu'un ordre de Keton pour libérer les faisceaux mortels.

Le regard que me lança Archie était d'une dureté minérale, mais il ne bougea pas d'un millimètre. Je m'apprêtais à dire quelque chose, mais Topper me devança.

— Arrêtez, s'écria-t-il, ne tirez pas. Nous sommes d'accord. Nous ferons tout ce que vous voudrez.

Les armes retombèrent, et Keton nous lança :

— Entrez dans l'appareil et mettez les contacts, nous partons immédiatement.

\*

\* \*

Avec la chance que j'avais depuis le début de cette histoire, mieux valait ne pas faire de pronostics sur le projet de Keton. Car, comme porte-bonheur, avec Margaret et moi dans l'appareil, on ne pouvait pas espérer mieux.

Enfin, le sort était jeté une fois de plus, et il fallait bien s'exécuter.

Nous nous engouffrâmes dans l'engin, prîmes possession de nos sièges sous la garde vigilante des complices de Keton, et Archie, aidé de Topper et de Barney, commença la manœuvre.

Quelques secondes plus tard, l'engin glissait sur sa rampe de lancement à une vitesse de plus en plus croissante, environné d'un épais nuage de flammes, puis il bondit dans le vide étoilé, fonçant dans le vide immense du cosmos.

Il y eut une brève secousse, la fusée parut basculer sur elle-même, puis soudain les étoiles disparurent.

Nous eûmes la désagréable impression de plonger la tête en avant dans un néant absurde et sans limite.

Dans le gouffre insondable d'une éternité où le temps et la matière

n'avaient plus cours.

## CHAPITRE XIII

L'engin fonçait dans le subespace.

Tout avait l'air de bien se passer à bord, et les appareils de contrôle fonctionnaient normalement, à la satisfaction générale.

Il était inutile d'envisager la moindre panne, car Dieu sait ce que nous serions devenus dans la situation où nous nous trouvions.

Keton et ses hommes, de leur côté, s'étaient occupés à vérifier l'armement nucléaire dont était pourvue la fusée, afin que tout soit prêt lorsque nous arriverions sur la Terre.

Ce qui se passerait ensuite, nous n'osions pas y penser.

Un temps purement subjectif continuait à s'écouler à bord de la fusée, et je voyais les aiguilles, sur les cadrans, rétrograder lentement vers la graduation 0.

Ce zéro-là indiquait le terminus, et je me disais que les ennuis allaient recommencer aussitôt que les aiguilles achèveraient leur course.

Je m'étendis avec un soupir sur mon siège-couche et j'essayai de suivre par l'esprit l'exécution du plan que s'était tracé le redoutable Keton.

Dans le fond, il n'avait fait simplement que nous devancer. Mais il y avait tant de causes naturelles et extrêmement possibles qui pouvaient faire échouer cette opération que je préfèrai ne pas y penser.

Même en cas de succès, la voie était ouverte à des difficultés immenses, et j'en vins à douter du sort qui nous serait réservé par la suite, malgré les promesses et les engagements de Keton.

Logiquement, une guerre atroce et meurtrière était le seul résultat possible de tous nos efforts, mais cette guerre pouvait aussi aboutir à la destruction complète de la race humaine.

Notre liberté valait-elle ce prix ?

J'en étais là de mes réflexions lorsque je vis passer un complice de Keton. Le gaillard surveillait les manœuvres en me tournant le dos, sans se soucier le moins du monde de ma présence.

Je voyais son arme thermique accrochée à sa ceinture, qui ballottait sur sa cuisse à chacun de ses mouvements.

Cet objet finit bientôt par me fasciner, et je connus immédiatement de drôles de démangeaisons au bout des doigts. Mais non, c'était de la folie. Si je ratais ma tentative, c'était notre perte à tous.

Et pourtant, je n'avais qu'à tendre le bras. Le pistolet devait glisser facilement dans sa gaine et ce n'était pour moi que l'affaire d'une seconde. Pas plus !

Non, je n'avais pas le droit de risquer la vie de mes compagnons. Les deux autres circulaient dans la cabine et me gagneraient de vitesse, certainement.

Le Xérien recula encore d'un pas, presque à me frôler, et c'est alors que la tentation devint intenable.

L'arme était presque à portée de ma main. Je ne sais alors ce qui se passa en moi, probablement une réaction dans laquelle la réflexion et le jugement n'ont pas cours.

Ma main saisit la crosse du pistolet thermique et dégaina à l'instant même où le Xérien pivotait sur lui-même pour me faire face.

Il n'eut pas le temps de faire un geste de plus, car il s'écroula, à demi carbonisé, au milieu de la cabine.

— Attention ! criai-je, couchez-vous.

Je poussai Margaret au moment où une rafale crépitait au-dessus de nos têtes, mais Archie, d'un bond, s'était élancé sur Keton qu'il propulsa de toutes ses forces entre Barney et Topper.

Il lui arracha son arme, abandonnant le Xérien aux deux ingénieurs, et bondit à mes côtés.

— Bravo, Syd. Pas de quartier, cria-t-il en déchargeant une rafale, mais les deux gardes xériens, surpris par cette contre-attaque imprévue, battirent en retraite et tentèrent de se réfugier dans la salle des machines.

Une rafale de coups de feu fracassa la cloison de métal, à l'instant même où nous bondissions à notre tour, et Archie, qui s'était élancé le premier, réussit à éviter les éclats en se jetant sur le côté.

Cette fois, nous les tenions. Un jet de force fusa de l'arme d'Archie et un corps s'affaissa lourdement dans un coin de la salle.

Quant à l'autre, il jeta son arme, et le cri qu'il poussa nous fit comprendre qu'il abandonnait la partie.

Je m'emparai de son fulgurant et le poussai au milieu de la cabine.

Keton se débattait encore entre Topper et Barney, mais ce n'était que la réaction d'un animal pris au piège.

Barney l'assomma d'un coup de poing sur la tempe et poussa son corps sur le siège que j'avais occupé quelques instants plus tôt.

— Bon sang, souffla-t-il, la prochaine fois, prévenez, pour qu'on ait le temps de se retourner.

Gloria était pâle comme un linge et Margaret aussi blanche qu'un lavabo.

— Allons, c'est terminé, leur lançai-je. Nous sommes vivants, que voulez-vous de plus ?

Mais Archie s'était précipité vers les appareils de contrôle. L'expression que je vis naître sur son visage m'apprit que quelque chose ne marchait pas.

D'ailleurs nous nous en rendîmes compte aussitôt. Les rafales tirées



par les Xériens avaient atteint plusieurs pièces essentielles de la machine et des voyants lumineux clignotaient sans arrêt sur des tableaux de bord.

Des aiguilles s'affolaient sur leurs cadrans et des diagrammes lumineux et désordonnés s'inscrivaient sur les écrans témoins.

— Concentration anormale d'énergie dans les générateurs primaires, dit nerveusement Archie. Saturation de la matrice principale. Barney, coupez les réacteurs 2 et 4. Topper, attention ! réglez la pression de l'éjecteur centrifuge. Réduisez jusqu'à 5 degrés.

Gloria se précipita :

— Archie, que se passe-t-il ?

Il montra le clignotement intermittent et monotone du voyant vert qui signalait la mauvaise conductibilité des tubes bêta reliés à l'injecteur centrifuge.

— Ils ne tiendront pas le coup, répondit-il, l'appareil peut exploser d'un instant à l'autre.

Je sentis un léger froid me passer dans le dos et demandai :

— Où sommes-nous ?

Topper m'indiqua le compteur directionnel qui paraissait intact :

— Nous ne devons plus être bien loin, je pense que nous avons franchi l'orbite de Mars.

Je me tournai vers l'horloge du bord, réglée sur un temps purement fictif, mais le seul que nous ayons de valable à bord de l'engin.

— Combien encore ?

— Une trentaine de minutes... maximum.

— Vous croyez que... ?

Archie quitta le poste de pilotage et poussa sans ménagement le garde xérien toujours planté au milieu de la cabine.

— Regagnez vos places, ordonna-t-il. Fixez les attaches, nous allons tenter le tout pour le tout. Si nous réussissons à émerger dans le continuum, il y a un espoir. Avec les réacteurs secondaires, nous pourrons nous propulser jusqu'au voisinage de la Terre. Pour le reste, il n'y a pas de difficultés. Attention, que tout le monde se tienne prêt.

Keton reprenait lentement ses esprits, et j'aidai Topper à fixer tant bien que mal les sangles autour du corps du roi déchu, tandis que l'autre Xérien obéissait à Barney sans demander son reste.

Nous savions parfaitement que la manœuvre qu'allait tenter Archie était extrêmement délicate, et critique.

L'effort demandé à l'appareil pouvait être fatal. Le trop-plein d'énergie brusquement libéré au cours de l'avarie pouvait nous anéantir tous lorsque l'injecteur centrifuge entrerait en action.

Mais c'était la seule chance qui nous restait. Sans quoi, nous étions irrémédiablement perdus.

Le silence le plus complet régnait dans la cabine. Tous nos regards

étaient fixés sur les cadrans lumineux au fur et à mesure qu'Archie commandait la manœuvre.

Avec un calme et un sang-froid étonnants, le jeune professeur branchait les circuits, donnait des ordres brefs, rectifiait des coordonnées, et surveillait le débit des génératrices sursaturées.

La main de Margaret s'était crispée sur la mienne, et je l'entendais marmonner ses prières habituelles.

Comme si les prières pouvaient nous être de quelque secours dans ce néant où Dieu lui-même ne devait jamais mettre le pied.

Enfin, il est possible que l'Eternel les ait entendues, car rien ne se passa, du moins rien de grave.

L'appareil bascula sur lui-même, comme entraîné par un léger mouvement de roulis, puis il y eut une secousse qui fit jaillir d'énormes étincelles autour de la cabine du générateur, et enfin des milliers de points lumineux apparurent au travers des hublots.

Nous avions réussi, le miracle s'était accompli.

Un « hurrah » sonore fut poussé par Barney et Topper, tandis qu'Archie épongeait la sueur qui ruisselait sur son visage crispé.

L'engin bascula une seconde fois et le globe terrestre, immense, apparut à nos regards.

C'était un spectacle bouleversant.

Archie fit lentement tourner le vaisseau jusqu'à ce que la planète se trouvât droit devant, et nous entendîmes la longue plainte aiguë des générateurs protestant contre la charge supplémentaire qu'on exigeait d'eux une fois encore.

Nous vîmes alors la surface du sol se balancer au-dessous de nous, à travers un léger brouillard atmosphérique, puis Barney commença à réduire la vitesse.

\*

\* \*

— Impossible de mettre notre projet à exécution, nous lança Archie sans se retourner. La seule chose qui nous reste à faire, c'est de trouver un endroit assez désert pour nous poser et de détruire ensuite cet appareil pour qu'il ne tombe pas aux mains des Xériens. Mais essayons d'abord de nous en sortir sans trop de casse.

L'engin glissa dans l'hémisphère plongé dans la nuit et Topper brancha immédiatement les capteurs radarscopiques.

Quelques instants plus tard, un sol plat, nu, inégal, défila sur les écrans, mais déjà l'engin frôlait la surface à une allure réduite et en vibrant dangereusement.

Il y eut une secousse brutale, puis une autre, puis une autre encore, et enfin l'énorme masse d'acier s'immobilisa dans un silence lourd.

Je n'ai jamais autant apprécié la terre ferme qu'à cette seconde-là.

## CHAPITRE XIV

La lune brillait au-dessus de nos têtes dans un ciel qui nous était familier.

Peu nous importaient à présent les cinquante-quatre années qui s'étaient écoulées depuis notre départ car le sol que nous retrouvions était le nôtre, celui de nos ancêtres, celui de notre race, celui pour lequel nous étions prêts à tous les sacrifices.

Même dans le cosmos, le chauvinisme garde ses droits.

Barney posa le dernier des pieds sur la terre ferme et s'écria :

— Ça fait vraiment plaisir.

L'endroit où nous avions échoué était une sorte de clairière entourée de peupliers.

Une clairière et des peupliers qui ressemblaient à d'autres clairières et à d'autres peupliers comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau.

C'était tout ce que nous savions. Où étions-nous ? Dans quelle région du globe avions-nous échoué ? Tout cela était encore un mystère et la seule chose qui nous préoccupait pour l'instant, c'était de faire disparaître l'appareil, comme l'avait judicieusement suggéré Archie.

Mais l'opération se révélait plus délicate qu'on ne le pensait, car il fallait tenir compte de l'armement nucléaire dont était équipée la fusée et dont la destruction brutale équivalait, selon Topper et Barney, à l'explosion d'une bombe atomique de plus de cinq cents mégatonnes.

— Ce qui importe d'abord, avait dit Archie, c'est de savoir si nous pouvons réparer nous-mêmes notre génératrice. Ensuite seulement nous pourrions décider de faire disparaître la fusée. Allons, mes amis, au travail, c'est un risque à courir.

Personne ne fut épargné, pas même Keton ni Ramnès, son maussade acolyte, et, pendant plusieurs heures, nous procédâmes au démontage des pièces délicates qui composaient la machinerie.

Lorsque ce fut terminé, j'en profitai avec Margaret pour fumer une cigarette devant le sas de la fusée.

Tout à coup, elle me toucha le bras.

— Écoute !

— Quoi ?

— Tu n'entends rien ?

— Non.

— On dirait que l'on chante, pas très loin d'ici. Je tendis l'oreille, puis haussai les épaules.

— Le vent, sans doute...

Je revins dans la cabine et Margaret, rassurée, commença avec Gloria à classer toutes les pièces apportées par le gros Barney.

Cela dura encore une bonne heure, tandis que Margaret, à mes côtés, s'était mise à fredonner entre ses dents une chanson qui commençait à me taper sur les nerfs :

*Dansons la Carmagnole,  
Vive le son, vive le son,  
Dansons la Carmagnole,  
Vive le son du canon.*

C'est avec une pointe d'irritation que je lui lançai :

— Tu ne pourrais pas changer le disque ? Ça devient assommant à la fin.

— Syd, me dit-elle, c'est ce que l'on chantait tout à l'heure. J'en suis sûre maintenant.

— Tu as besoin de repos, je le sais. Mais attends les vacances, ce n'est pas le moment d'en parler.

— C'est ça ! Dis que je suis folle. J'eus un geste las pour lui répondre :

— Personne ne te blâmera si tu le deviens, va ! Essaie encore de tenir le coup si tu peux.

Elle ne desserra plus les dents jusqu'au lever du jour, jusqu'au moment où Archie eut enfin la joie de nous annoncer que, avec un peu de temps et de patience, on pouvait très bien réparer la machinerie et la remettre en état.

Une seule ombre au tableau. Pas grand-chose, mais une toute petite pièce, complètement hors d'usage et dont on ne trouvait pas la réplique dans la réserve de secours. Le petit grain de sable qui fait écrouler tout l'édifice.

— Trois fois rien, grogna Topper, n'importe quel serrurier peut la fabriquer en dix minutes.

— Encore faut-il trouver un serrurier, répliqua Margaret pas très convaincue. J'ai l'impression que ces gens-là ne se bousculent pas dans le coin.

Le jour se levait, et la journée s'annonçait chaude. Nous étions complètement épuisés, et la faim et la soif commençaient à se faire désagréablement sentir.

De toute façon, si les travaux devaient durer plusieurs jours, il nous fallait quand même essayer de nous procurer un peu de nourriture.

Je proposai de partir en éclaireur. Il devait bien y avoir un bourg dans les parages, et je pouvais même avoir la chance de trouver le providentiel serrurier.

Après tout, personne ne me connaissait et nul ne se méfierait. À défaut d'argent, je pouvais toujours troquer une montre, une chevalière, ou un porte-clefs en or.

L'idée fut acceptée à la majorité et Margaret, qui commençait à ne plus tenir en place, prétexta qu'un homme seul attire toujours l'attention pour décider de m'accompagner.

\*  
\* \*

J'avais trop l'habitude de cette sorte de discussions avec Margaret, sachant par expérience qu'elles tournent toujours à son avantage et qu'elle est persuadée d'avoir raison.

Quels que soient les arguments qu'on peut lui opposer, ma douce moitié n'en accepte aucun et les réfute avec une mauvaise foi devant laquelle quelques années de mariage m'ont donné l'habitude de m'incliner.

Nous quittâmes donc tous les deux la fusée pour prendre une direction au hasard, et nous arrivâmes ainsi aux limites de la clairière.

Nous franchîmes un petit boqueteau, et, fonçant délibérément à travers champs, nous nous retrouvâmes devant une murette de pierre qui semblait délimiter la zone dans laquelle nous avions échoué,

— Bon sang, murmurai-je, cela m'a tout l'air d'une propriété privée.

— Syd, regarde ! Un château !

C'était ma foi vrai. Je pouvais distinguer un château entouré de tours et de donjons qui s'élevait sur la droite, au milieu d'un parc bien ombragé et soigneusement entretenu.

*Dansons la Carmagnole,  
vive le son, vive le son,  
Dansons la Carmagnole...*

Cette fois, ce n'était pas Margaret qui chantait.

C'était un chœur complet accompagné de fifres et de roulements de tambour.

Intrigués, nous franchîmes le mur d'enceinte pour atterrir sur une route poussiéreuse semée d'ornières.

C'est alors que déboucha d'un tournant un groupe d'hommes et de femmes hurlant à tue-tête et gesticulant comme des possédés.

J'en eus le souffle coupé, et un moment je me demandai où j'avais bien pu voir de tels déguisements.

Les hommes portaient des culottes étroites, rayées de rouge et de bleu, des vestes courtes, et étaient coiffés d'un étrange bonnet de feutre rouge piqué d'une cocarde tricolore.

Quant aux femmes, elles étaient vêtues de corsages très décolletés et de jupes vagues et longues qui ne sortaient vraisemblablement pas de chez Dior.

Tous étaient armés de piques, de lances et de pistolets antiques, comme s'ils surgissaient soudain d'un passé lointain perdu dans les brumes du temps.

— Nous sommes tombés en plein carnaval, me souffla Margaret.

Je n'eus pas le temps de lui répondre, car les nouveaux arrivants s'étaient précipités vers nous et nous regardaient curieusement.

C'était nos costumes qui les intriguaient le plus et le grand gaillard qui s'approcha de nous eut un rire gras avant de s'écrier :

— Voilà des aristos, je vous le dis. Regardez-moi un peu cette tenue. C'est à mourir de rire.

Margaret et moi comprenions suffisamment la langue française pour ne pas perdre un mot de ce qui se disait autour de nous.

Mais enfin, que se passait-il ? Qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ?

Ces gens-là avaient l'air de se prendre au sérieux et jouaient les « sans-culottes » avec une telle aisance que Robespierre lui-même s'y serait trompé.

J'essayai d'intervenir dans la cohue et le tumulte, mais le barbu me poussa sans ménagement au milieu du groupe.

— Écoute, citoyen, les boniments, ça ne prend plus. Toi et ta marquise, vous vous expliquerez devant le tribunal. Allez, en route.

\*

\* \*

La colonne se mit en route lorsque, soudain, des coups de feu éclatèrent derrière un bouquet d'arbustes.

Des hommes en armes firent irruption sur le chemin et une fusillade nourrie éclata brusquement autour de Margaret et de moi-même. D'un même élan, nous plongeâmes dans un fossé, la tête la première.

Il y eut un début de panique parmi ceux qui nous avaient accostés, et j'en profitai pour tirer Margaret en direction du mur d'enceinte.

C'est alors qu'une voix cria, de derrière le buisson, dominant le bruit de la lutte :

— Vite, par ici, dépêchez-vous !

Nous obéîmes sans savoir pourquoi, nous laissant guider par un homme assez jeune et que nous ne connaissions pas, mais qui paraissait très bien savoir ce qu'il faisait.

Il nous aida à franchir le mur, puis nous vîmes encore d'autres soldats accourir sur les pelouses pour prêter main-forte à leurs compagnons. Je n'y comprenais plus rien. Je ne savais même plus de quel côté était l'ennemi.

On tirait de partout.

Enfin, nous atteignîmes le château que nous avions déjà remarqué, et pénétrâmes dans un vaste hall richement meublé, décoré de gravures luxueuses, où s'affairaient plusieurs personnages portant tricorne, tunique et culotte de soie.

Une vraie mascarade !

Notre guide eut un sourire et nous tranquillisa d'un geste :

— Rassurez-vous, ajouta-t-il, ici vous êtes en sécurité. Mon père, le marquis de Vallerey, va s'occuper de vous.

Je sentis immédiatement le poids de tous les regards qui étaient braqués sur nous et j'eus l'impression tout d'un coup d'être ridicule dans mon costume d'alpaga défraîchi, au milieu de tous ces snobs en jabot, redingote orange et culotte jaune paille.

Le marquis de Vallerey eut un court entretien avec son fils, puis s'approcha de nous.

— Mon fils faisait le guet sur le chemin lorsque vous fûtes pris à partie. Il a tout entendu. Votre accent vous trahit. Vous êtes Anglais, n'est-ce pas ?

— Non, fis-je embarrassé, Américains. Je m'appelle Sydney Gordon. Ma femme et moi ne comprenons absolument rien à ce qui nous arrive.

De Vallerey hocha pensivement la tête :

— Nous vivons en France, hélas ! une période bien trouble. Heureuse Amérique qui ne connaît pas cette lutte fratricide qui déshonore notre pays. Il faut seulement espérer que notre bon roi saura mettre un terme à cette... révolution, si l'on peut dire.

Cette fois, je me sentis blêmir.

— De quel roi voulez-vous parler ?

De Vallerey me regarda avec de grands yeux ahuris :

— Mais, de Louis XVI, voyons.

— Louis XVI ?

— Je me demande ce que vient faire Louis XVI dans cette histoire, ne put s'empêcher de s'écrier Margaret qui commençait à perdre patience. Comme si nous n'en avions pas assez avec les Xériens sur le dos !

— Que veut-elle dire ? demanda le marquis, visiblement choqué. Que sont les Xériens dont elle parle ?

— C'est sans importance, tranchai-je. Dites-moi, je vous prie, une chose. À quelle date sommes-nous ?

— C'est aujourd'hui le mardi 4 août 1789.

— Non, ce n'est pas vrai, c'est impossible.

— Qu'est-ce qui est impossible ?

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Est-ce que cette plaisanterie va encore durer longtemps ? s'emporta Margaret.

Je lui pris le bras pour l'obliger à se taire. Je n'en pouvais plus. Malheureusement, ce n'était pas une plaisanterie. Quelque chose avait dû se passer pendant notre voyage dans le subespace. L'avarie probablement. Le fait est que nous avons rétrogradé dans le temps et abordé la Terre avec un écart temporel de deux siècles environ dans le

passé. Comme tuile, on ne pouvait pas espérer mieux.

Et en pleine révolution, encore !

\*  
\* \*

Le bruit de la fusillade avait cessé, l'ordre avait probablement été rétabli par les mercenaires à la solde de Vallerey et j'allais parler lorsque, par la grande baie vitrée, j'aperçus mes compagnons dans le parc.

Ils arrivaient, encadrés par des soldats, et discutaient avec animation.

Ils furent introduits dans le hall sur un ordre de Vallerey qui commençait déjà à manifester quelques signes d'inquiétude, et ils nous rejoignirent, complètement ahuris de nous retrouver là.

Ils connaissaient déjà la terrible nouvelle et Gloria, la première, s'écria en s'élançant vers moi :

— Mon Dieu, Syd, ce qui nous arrive est affreux.

— Oui, je suis au courant. Mais de grâce, ne vous affolez pas, ce n'est pas le moment de perdre la tête, croyez-moi.

De Vallerey, qui venait d'avoir un bref entretien avec ses gardes, se tourna vers nous :

— Que signifie, messieurs ? Mes soldats vous ont surpris auprès d'une étrange machine, au fond du parc.

Il hocha la tête et poursuivit :

— Allez-vous me dire ce que cela signifie ?

Déjà tout le monde se ruait sur les pelouses, courant en direction du petit bois qui cachait notre fusée.

— Inutile de vous inquiéter, fis-je à l'adresse du marquis. Il s'agit d'un appareil volant qui nous a permis d'arriver jusqu'ici.

— Une montgolfière ?

— Heu... oui... enfin, quelque chose d'approchant.

De Vallerey parut se rassurer, mais, en voyant fonctionner le briquet qu'actionnait distraitemment Topper pour allumer sa cigarette, il recula visiblement effrayé.

Cette gaffe pouvait nous attirer de sérieux ennuis, et Archie le comprit immédiatement. Il prit son propre briquet et le tendit au marquis en disant :

— C'est sans le moindre danger. Nous fabriquons nous-mêmes ces petits appareils. Prenez, je vous l'offre.

De Vallerey s'empara du briquet, s'amusa un moment à le faire fonctionner, puis son visage devint rayonnant :

— Formidable... Extraordinaire... Il nous regarda tous et murmura :

— Vous êtes des savants, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? C'est un très grand honneur pour moi de vous accueillir sous



mon toit. Venez, je vous en prie. Nous pourrions causer à notre aise dans le salon pendant qu'on s'occupera du déjeuner.

Voilà de bonnes paroles qui nous étaient agréables à entendre. Mais, à peine avions-nous franchi le seuil du merveilleux petit salon Louis XV que je tombai en arrêt devant l'objet le plus surprenant et le plus inattendu qui soit.

Sur un socle, une magnifique statuette était posée.

*La statuette de Sourakhamon !*

## CHAPITRE XV

D'un même élan, Keton et Ramnès s'étaient précipités vers la statuette et il était facile de deviner l'étonnement et l'indignation qu'ils ressentaient, et qui ajoutaient à l'incompréhension totale dans laquelle les esprits des Xériens se débattaient depuis leur arrivée au château.

Privés de leur traducteur sono-psychique, ils ne comprenaient absolument rien à ce qui leur arrivait et, lorsqu'ils se décidèrent à vociférer, le marquis fronça les sourcils :

— Que disent-ils ?

— Ne faites pas attention, répondis-je en écartant Keton et Ramnès. Ils sont Égyptiens et trouvent ce bibelot magnifique.

De Vallerey jugea utile de nous expliquer :

— C'est une statuette égyptienne. Elle a appartenu à un pharaon illustre.

— Sourakhamon peut-être ? grinça Margaret.

De Vallerey hocha la tête :

— Vous êtes donc au courant ? Oui, j'ai acheté cette statuette ce matin pour une véritable petite fortune.

Il ne manquait plus que cela. Il avait fallu que nous tombions encore sur cette maudite statuette, comme si nous n'avions pas connu suffisamment d'ennuis à cause d'elle.

Aucun doute, c'était bien celle que Margaret m'avait offerte, et de Vallerey faisait partie du lot des acheteurs.

Pour lui aussi, les ennuis allaient certainement commencer, et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Un bon conseil ; revendez-la immédiatement. On ne fait jamais de bonnes affaires avec les pharaons.

Comme il me regardait, incrédule, je poursuivis :

— Celui-là avait, paraît-il, le mauvais œil.

Mais le marquis se mit à rire, amusé par mes propos.

— Je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes, cher monsieur.

— Dans ce cas, attendez demain, et vous verrez.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous sommes bien le 4 août, n'est-ce pas ? Dans ce cas, si mes souvenirs sont exacts, c'est ce soir que va être votée la loi sur la suppression des privilèges. Abolition des droits féodaux, abolition des jurandes et des maîtrises, de la vénalité des offices, etc.

Il ne comprenait visiblement pas. J'enchaînai :

— Je suppose que vous êtes dans le coup. Dans ce cas, dépêchez-

vous, vendez vite tout ce que vous avez, et filez en Amérique par le prochain bateau, si vous ne tenez pas à vous retrouver sur la paille en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

De Vallerey me regarda avec ahurissement.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Ce sont des bruits qui courent, intervint Archie pour couper court à cette conversation qui menaçait de devenir embarrassante.

De Vallerey récupéra son sourire et nous précéda dans la salle à manger où, déjà, un copieux repas nous était servi sur une longue table décorée avec goût.

— Rassurez-vous, dit-il, il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Mais je vous remercie, messieurs les Américains, pour votre loyauté et pour votre franchise.

Ce fut à mon tour de sourire.

— Que voulez-vous, mon cher marquis !... La Fayette, nous voici !

Pour un peu, il m'aurait embrassé.

\*

\* \*

Continuer notre existence au dix-huitième siècle posait évidemment pour nous des problèmes immenses auxquels nous n'étions pas préparés, d'autant plus que nous connaissions la gravité des événements qui allaient découler de cette révolution, à la fois politique et sociale.

Pour ma part, je me voyais très mal finir mes jours comme grognard dans les armées napoléoniennes.

C'est alors qu'Archie, qui n'avait pas desserré les dents de tout le repas, profita d'un instant où le marquis était occupé avec ses proches pour se pencher vers nous et nous confier hâtivement :

— Écoutez-moi bien, il y a peut-être un espoir. J'ignore pour le moment les causes mécaniques qui ont dérégulé les vecteurs temporels de la fusée, mais, s'il est possible de voyager dans le passé, il doit certainement y avoir un moyen de revenir dans notre époque. Il suffit seulement que nous puissions profiter de la confiance du marquis pour poursuivre nos travaux.

— Je m'en charge, fis-je, mais reste à trouver le serrurier.

Il faut croire que Margaret avait tout de même quelques notions d'histoire enfouies dans l'un de ses neurones, car elle rétorqua avec une pointe d'ironie :

— À défaut, vous pourrez peut-être vous adresser à Louis XVI lui-même, il paraît que c'était son dada.

La confiance était revenue au sein de notre petit groupe, sauf évidemment en ce qui concerne Keton et Ramnès qui continuaient à ne plus rien comprendre à leur-situation.

Mais Barney veillait sur eux, et la crainte que le colosse leur inspirait nous évita certainement bien des déboires.

Nous fûmes autorisés à demeurer au château tout le temps que nécessiteraient les réparations de notre « machine volante », mais hélas ! les nouvelles qui arrivèrent dès le lendemain ne firent que confirmer ce que j'avais annoncé.

L'Assemblée avait voté l'abolition des privilèges et, dans quelques jours, tous les biens de de Vallerey devaient être confisqués comme « restes odieux de la féodalité ».

Il nous fallait gagner du temps à tout prix. C'est pourquoi jour et nuit Archie dirigea les travaux, ne s'accordant qu'un strict minimum de repos, si bien qu'un matin, il put enfin nous annoncer qu'avec Topper et Barney, il avait réussi dans son entreprise.

Il suffisait seulement de se mettre en orbite à une distance moyenne entre la Terre et la Lune, avec une plongée dans le subespace équivalant à un temps fictif de quatre minutes environ.

Mais ce jour-là encore les événements devaient se précipiter, à croire que la maudite statuette ne faisait grâce à de Vallerey d'aucune de ses malédictions.

Dans le courant de la matinée, Margaret et moi, déguisés en « sans-culottes », avions atteint Paris, en compagnie de Bernard de Vallerey, le fils du marquis.

La petite carriole avait couvert les quelques kilomètres en un temps record, et le serrurier chez lequel nous amena le jeune homme avait accepté de fabriquer la petite pièce qui nous faisait défaut.

C'est alors que nous nous apprêtions à repartir que l'effervescence naquit brusquement dans les rues de Paris.

\*  
\* \*

Des groupes compacts d'hommes et de femmes échevelés déambulaient en chantant et en criant à tue-tête, des bagarres même éclataient aux carrefours au nom de Necker.

Les invectives fusaient de toutes parts et des coups de feu résonnaient sèchement, suivis de cris, de poursuites, de chutes.

Nous avons préféré éviter la foule, et, après avoir emprunté quelques ruelles discrètes, nous récupérâmes la carriole.

Nous étions en train de tenter de quitter la capitale lorsque nous fûmes victimes d'un embouteillage qui nous obligea à arrêter notre monture.

Des charrettes chargées de prisonniers circulaient, charriant leur bétail humain vers l'échafaud dressé sur l'ancienne place Louis XV.

— Sidérés, nous reconnûmes tous dans l'une des charrettes le marquis de Vallerey enchaîné aux côtés de Ramnès.

Nous nous demandâmes ce qui avait bien pu se passer. Bernard voulut s'élancer mais je le retins.

— Non, c'est inutile, dis-je doucement, nous ne pouvons plus rien pour eux.

Puis je pensai aux autres, à nos compagnons qui étaient restés au château. Qu'avaient-ils bien pu devenir ?

Pour moi, la chose ne faisait aucun doute. La statuette maléfique avait encore fait des siennes et c'est à elle que nous devons cette suite de mésaventures.

Il n'y avait plus un instant à perdre. Il fallait retourner au château et essayer de savoir ce qu'étaient devenus Archie, Gloria et les autres.

Nous fonçâmes le plus rapidement possible, en n'épargnant pas les coups de fouet à notre monture, sur la route poussiéreuse, et arrivâmes enfin aux abords du château.

Là, un spectacle terrible nous attendait. Des corps mutilés jonchaient le sol, un véritable carnage.

La terre était calcinée par endroits et des blessés affreusement brûlés se traînaient encore sur le sol.

Nous fonçâmes en direction de la fusée que nous pouvions apercevoir dans la clairière, mais à cet instant, une fusillade retentit et des balles sifflèrent à nos oreilles.

Un cri retentit à mes côtés. C'était Bernard de Vallerey qui venait de s'écrouler, une tache rouge au milieu de la poitrine.

Les révolutionnaires s'élancèrent dans le parc, mais à cet instant, j'aperçus Barney, devant le sas, qui nous faisait de grands gestes.

Je saisis Margaret par la main et l'entraînai, en faisant des crochets pour éviter les balles dont les sifflements me hérissaient.

Au prix d'une chance inouïe, – une, fois n'est pas coutume –, nous nous engouffrâmes dans le sas, heureux de retrouver nos compagnons sains et saufs.

— Que s'est-il passé ? demandai-je aussitôt.

Cela s'était produit juste après notre départ. Les révolutionnaires avaient fait irruption dans le domaine, et la bagarre avait éclaté.

Condamné par le tribunal révolutionnaire, le marquis de Vallerey avait été entraîné et Ramnès, victime de son incompréhension, avait subi le même sort.

Archie et les autres avaient réussi tant bien que mal à regagner la fusée, et avaient dû faire usage des armes du bord pour tenir tête aux révolutionnaires en attendant notre retour.

Je ne pus, malgré le tragique de la situation, m'empêcher de sourire en pensant à cet infortuné Ramnès : un Xérien du XXI<sup>e</sup> siècle décapité en 1789 ! Et dire que l'histoire n'en parlerait jamais !

La petite pièce de métal que je remis à Archie décida de notre sort. La génératrice bourdonna et les éjecteurs thermiques entrèrent bientôt

en action, arrachant l'énorme masse d'acier à la pelouse envahie par les révolutionnaires.

En l'espace de quelques minutes, la fusée atteignit plusieurs milliers de kilomètres d'altitude, et c'est au moment où Archie commandait la manœuvre pour la mise en orbite qu'une idée me vint.

— Un instant, m'écriai-je, avez-vous réfléchi à une chose ?

— Laquelle ?

— En revenant à notre époque, nous allons retrouver la Terre telle que nous l'avons quittée. C'est-à-dire à la veille de l'invasion xérienne que rien n'arrêtera cette fois encore, même si nous donnons l'alerte. Notre armement est insuffisant, vous le savez, pour stopper l'invasion.

Archie se retourna vers moi, et je devinai son inquiétude.

— Dans ce cas, que proposez-vous ? me demanda-t-il.

— Puisqu'il vous est désormais possible de voyager dans le temps, pourquoi ne pas essayer d'arrêter le mal à sa base ?

Gloria s'était élancée :

— Syd a raison, dit-elle, il y va du sort de notre humanité. Nous pouvons peut-être changer le cours de l'histoire si nous parvenons à atteindre l'époque de Sourakhamon.

Barney s'était tourné vers Archie en se grattant la tête :

— Après tout, ce n'est pas impossible. Il suffira de refaire les calculs. En ce qui me concerne, l'idée ne me déplaît pas.

Elle fut acceptée à l'unanimité, Keton mis à part, car le pauvre diable avait renoncé à comprendre quoi que ce fût depuis longtemps.

## CHAPITRE XVI

Les siècles et les millénaires défilèrent avec une rapidité inouïe à l'intérieur de la fusée, et déjà nous avions dressé un plan de bataille qui devait nous permettre de surprendre les armées égyptiennes avant leur départ pour Xérès.

Cet instant-là était capital pour les événements futurs et devait décider de l'avenir de notre race.

Mais, ce qui importait tout d'abord, c'était de repérer dans le Pacifique la fameuse île de métal, cette base secrète qui servait de tremplin aux navires spatiaux des Égyptiens.

Malheureusement, lorsque nous émergeâmes dans le continuum, nos capteurs radarscopiques ne purent enregistrer la présence de l'île de métal.

Pendant plusieurs heures, l'endroit que nous avions localisé ne nous offrit que le spectacle de sa masse liquide agitée par les vagues et rien de plus.

Peut-être arrivions-nous trop tard ou trop tôt, car il faut avouer que les calculs effectués par Archie étaient approximatifs et que nous ne disposions, et pour cause, d'aucun compteur temporel à bord de la fusée.

Un écart de dix ou vingt ans sur une distance temporelle de près de huit millénaires avait très bien pu se produire, et Gloria proposa de vérifier par nous-mêmes la période exacte de notre arrivée.

L'idée était bonne, et cela nous donna l'occasion d'expérimenter sur un court trajet les effets de la vitesse absolue dont était animé notre appareil.

Le territoire égyptien apparut sur nos écrans, et nous repérâmes bientôt l'emplacement de l'ancienne Thèbes, toute resplendissante de minarets, de palais fabuleux, et de constructions dont l'architecture nous rappela un peu celle qui nous avait tant frappés, sur Xérès.

Ces révélations, évidemment, désorientèrent Keton, à qui nous dûmes cette fois avouer nos véritables intentions.

De toute façon, pour lui, c'était la fin de ses illusions, car sa trahison lui interdisait désormais toute relation avec ses semblables, et le fait de lui promettre la vie sauve et la liberté à notre retour l'incita à réfléchir.

D'ailleurs Barney, très expéditif, se chargea de lui faire entendre raison. Je passerai sous silence les procédés employés par le colosse, mais il faut reconnaître que nous n'avions pas le choix, car Keton était le seul qui pouvait comprendre et surtout parler la langue égyptienne.

Il allait donc nous être d'un précieux secours pour la sortie que nous projetions hors de l'appareil, Barney et moi.

Elle s'effectua le plus simplement du monde, dès que nous eûmes posé la fusée au creux d'une dune, en bordure du Nil.

Cette fois, il n'était pas question d'emmener Margaret, et elle le comprit très bien.

Je l'embrassai et lui confiai, avant de la quitter :

— Ne t'inquiète pas, on meurt très vieux dans ma famille, tu le sais. Et puis, songe un peu à Bud. Tu ne veux pas qu'il finisse encore sa vie dans le ventre d'un lion, non ?

Par précaution, il était décidé que la fusée reviendrait le lendemain à la même heure pour nous récupérer, et, lorsqu'elle disparut dans le ciel, Barney, Keton et moi prîmes la direction de Thèbes, la ville aux cent portes.

Un village de pêcheurs, que nous avions déjà repéré à l'aide de nos capteurs, nous permit de nous procurer sans trop de mal quelques vêtements du pays.

C'est Keton qui s'en chargea, après s'être faufilé à moitié nu parmi les indigènes avec lesquels il troqua quelques objets personnels contre trois kilts et trois manteaux de soie plus ou moins usagés.

Mais cela était largement suffisant et nous permit de gagner la cité des Rois sans encombre.

Le luxe, le faste et l'abondance régnaient dans cette ville féerique où se côtoyaient les personnages les plus différents et les plus hétéroclites.

Il y avait des soldats aux uniformes chamarrés, de riches marchands aux allures nobles, des pilotes de fusée sortant de leur engin et sanglés dans des combinaisons souples bien ajustées, des prêtres au crâne rasé et des femmes délicieuses jalousement gardées par quelques cerbères désabusés.

C'est alors que Keton commença adroitement sa petite enquête et, quelques heures plus tard, il était à même de nous faire d'intéressantes révélations, grâce à quelques mimiques expressives dont il paraissait avoir le secret.

Nous comprîmes que le règne de Sourakhamon commençait à peine, mais que ses connaissances historiques n'étaient pas suffisantes pour nous fixer avec précision la date de la bataille de Séthis.

Selon lui, elle devait se dérouler dans une trentaine d'années environ, mais il n'en était pas très sûr.

Nous allions nous en retourner lorsque les trompettes sonnèrent sur la grande place, tandis que la foule se ruait au-devant des musiciens qui venaient d'apparaître.

Cet ouragan de bruit, auquel venaient s'ajouter les tambours, les tambourins et les sistres, rythmait la marche des captifs qui défilaient



enchaînés, la tête basse sous les huées de la foule et les coups de fouet copieusement distribués par des Noirs du Haut-Nil, à la mine farouche et portant aux oreilles de sauvages ornements.

Venait ensuite un troupeau de femmes basanées, pauvres filles espérant peut-être en les faveurs royales avant de perdre leur jeunesse dans quelque fabuleux palais.

Des soldats empanachés défilèrent, puis enfin des porte-étendards apparurent, précédant un trône immense et doré juché sur une sorte de pavois porté par une douzaine d'esclaves.

C'était le Pharaon. Sourakhamon ! Le responsable de tous nos ennuis et des miens en particulier.

Et dire qu'une statuette nous reliait dans le temps, lui et moi !

Je me demande bien la tête qu'il aurait faite si je m'étais approché pour le lui avouer.

\*  
\* \*

La fusée nous récupéra le lendemain matin comme convenu, et Archie régla immédiatement les vecteurs temporels selon nos indications.

Une fois de plus, nous devions vérifier la date exacte qui devait décider de notre intervention, et la fusée reprit contact, trente ans plus tard, avec les bords du Nil, nous abandonnant, Barney, Keton et moi, pour une nouvelle tentative.

Nous connaissions le chemin et remontâmes le fleuve pour atteindre « Thèbes la Magnifique ».

La ville était restée la même et paraissait somnoler comme un monstre repu, conscient de sa force, et que rien ne peut atteindre.

Mais cela n'était qu'une apparence, car, à peine avions-nous pénétré dans la vaste cité qu'un bruit de tonnerre fit sortir le monstre de sa torpeur.

La foule envahit les rues et des milliers de têtes se levèrent vers le ciel. Une colonne pourpre avait jailli dans le lointain et prenait la forme d'un gigantesque champignon...

D'autres encore s'élevèrent dans le ciel embrasé, tandis que le sol tremblait sous nos pieds et que la panique s'emparait soudain de toute la ville.

Je ne sais pourquoi, mais cela me fit penser automatiquement à l'attaque sournoise et imprévue de Pearl Harbor.

D'ailleurs les paroles que Keton surprit autour de nous me confirmèrent dans cette idée. Il nous fit comprendre que les armées de Memphis-Khan venaient d'attaquer Séthis, la ville fortifiée située non loin de Thèbes, et envahissaient en masse le territoire égyptien, alors que, le matin même, rien ne laissait prévoir encore cette cruelle

agression.

— On peut dire que nous sommes tombés pile, lançai-je à Barney. Vite, il faut essayer de quitter la ville, et sans perdre une seconde...

Nous foncions déjà au milieu de la cohue lorsque de gros appareils, semblables à des insectes géants, apparurent soudain au-dessus de nous.

Des rafales éclatèrent, fauchant des groupes entiers de fuyards, et nous n'eûmes que le temps de nous plaquer au sol pour éviter la mitraille.

Le ciel bientôt fut noir d'appareils de toute forme et de toute couleur.

C'était à présent, – nous étions bien placés pour le savoir –, le gros des forces de Memphis-Khan qui encerclait la ville et empêchait toute fuite.

Décidément, nous jouions de malheur dans cette aventure, et seul un miracle désormais pouvait nous permettre de rejoindre notre fusée.

Mais, hélas ! il n'y eut pas de miracle, et nous eûmes vite fait de comprendre que tout espoir était perdu.

Les troupes indiennes débarquaient en masse dans la ville de Thèbes, massacrant et détruisant tout sur leur passage, profitant de la panique pour s'emparer des points stratégiques de la cité.

Nous ne dûmes tous trois notre salut qu'à une fuite éperdue qui nous amena jusqu'aux portes de la ville, là où déjà les prisonniers égyptiens étaient groupés et parqués par les milices de Memphis-Khan.

Nous fûmes entraînés, poussés au milieu d'une marée humaine, piétinés sans ménagement et incapables de savoir quel sort nous attendait.

Nous nous étions agrippés solidement par le bras, afin de n'être pas séparés, mais il nous fallait donner des coups violents par moments pour rester ainsi unis.

Malgré tous nos efforts, nous étions astreints à suivre le gigantesque mouvement et nous nous efforcions de ne pas nous lâcher, car que serions-nous devenus si nous avions été séparés ? Mieux valait ne pas y penser.

\*

\* \*

Après de multiples pérégrinations, nous nous retrouvâmes à la tombée de la nuit dans de grandes salles souterraines et voûtées, toutes suintantes d'humidité, et où déjà se trouvaient entassés des centaines et des centaines de pauvres bougres.

Des blessés agonisaient dans un coin, d'autres hurlaient de douleur ou imploraient la pitié de l'envahisseur et ce concert de lamentations, mêlé à une affreuse odeur de pourriture, me souleva le cœur.

Jamais je n'avais rien vu d'aussi hallucinant. Combien de temps allait-on nous laisser croupir dans cette prison infecte où déjà nous commençons tous à suffoquer ?

Nous parvînmes difficilement à nous faufiler au-dessous d'un soupirail et l'air frais de la nuit nous fit du bien. C'était toujours ça de pris.

À un moment donné, Keton me toucha le bras. Dans une salle en contrebas, nous pouvions distinguer, à travers une ouverture étroite, d'autres personnages richement vêtus, ceux-là, et réunis autour d'un autre que je reconnus immédiatement, malgré le temps qui s'était écoulé depuis notre première incursion dans Thèbes.

Il ne pouvait y avoir aucun doute, et Barney le reconnut également. C'était bien Sourakhamon.

## CHAPITRE XVII

À la faveur de la confusion et de l'obscurité qui régnaient dans les lieux, nous parvînmes, guidés par notre curiosité, à dégager les pierres vétustes qui obstruaient l'orifice, et pûmes nous laisser glisser dans la salle en contrebas sans attirer l'attention sur nous.

Là aussi, des blessés geignaient, et la confusion était totale sous les torchés fumeuses dont les lueurs rougeâtres accentuaient encore l'atrocité du décor.

Blottis dans l'ombre, et nous abstenant de faire un mouvement qui eût décelé notre présence, nous fûmes bientôt intrigués par le manège de Sourakhamon et Keton, qui avait l'oreille fine, se tourna vers nous.

Nous comprîmes parfaitement ce qu'il essayait de nous dire. L'ordre était déjà donné. Sourakhamon avait eu le temps de réaliser son plan, et les fusées faisaient route vers Xérès.

— C'est bien ce que je pensais, murmurai-je à l'adresse de Barney. Nous sommes cette fois arrivés trop tard. Décidément Keton devait être un bien piètre écolier. Et dire que personnellement j'ai toujours eu la mémoire des dates !

Mais Barney m'imposa silence.

— Chut, Syd, regardez !

Cette fois, je ne crus pas utile d'avoir recours aux mimiques de Keton pour comprendre ce qui se passait.

Sourakhamon avait sorti, de dessous son long manteau brodé, une statuette que je ne connaissais hélas ! que trop bien.

Il la manipula un instant, puis je le vis glisser discrètement quelque chose à l'intérieur.

Parbleu, ce ne pouvait être que le fameux papyrus, le message qu'il destinait à son fil Ménès, réfugié en Haute-Libye.

Mais comment allait-il s'y prendre ? Qu'allait-il se passer à présent ?

Décidément ce maudit objet allait me poursuivre partout. Quand je pense que Margaret aurait pu rentrer directement chez nous sans avoir l'idée saugrenue d'acheter, – pour un prix dérisoire, il est vrai –, cette terrible statuette !

Mais il ne servait à rien de récriminer, ce qui était fait l'était bien.

Je n'eus pas le temps de penser à ce qui aurait pu se produire si Margaret...

Car à ce moment les événements se précipitèrent et s'enchaînèrent comme s'ils faisaient partie d'un plan prévu et minutieusement préparé.

Des coups de feu éclatèrent au-dehors et le bruit de la fusillade

domina un instant les plaintes des blessés, entassés dans l'arrière-salle.

Nous perçûmes des cris, au-dehors, des ordres brefs et des bruits de moteurs. Les armes thermiques entrèrent en action et des rafales balayèrent le soupirail qui vola en éclats dans notre prison.

C'était certainement le moment qu'attendait le pharaon, car je le vis confier la statuette à un grand gaillard bâti en hercule.

Tout le monde s'écarta pour lui permettre d'atteindre le soupirail, puis le colosse se faufila dans l'ouverture et disparut à l'extérieur, tandis que l'échauffourée continuait de plus belle.

Un projectile explosa non loin du soupirail et des pierres s'abattirent dans la salle. C'était peut-être notre seule chance.

Après tout, mieux valait encore tenter l'impossible plutôt que d'attendre la mort avec les bras croisés.

— Essayons de le suivre, criai-je, cet homme doit être protégé, profitons-en.

\*

\* \*

Sans nous soucier de la stupéfaction que nous provoquions chez Sourakhamon et ses fidèles, nous fonçâmes dans la salle, nous ruant vers le soupirail.

Nous réussîmes sans trop de mal à atteindre l'extérieur, où un combat des plus violents et des plus acharnés était en train de se livrer entre les milices indiennes et les soldats de Sourakhamon.

Nous fonçâmes droit devant nous, plongeant derrière un pan de mur à demi écroulé pour nous mettre à l'abri, et aperçûmes, à la lueur des rafales, le colosse qui se faufilait à travers les décombres.

Nous nous élançâmes derrière lui et aperçûmes bientôt l'Égyptien qui essayait de franchir le mur d'enceinte de la vaste cité.

Il allait pour s'élancer... mais trop tard ! Quatre guerriers indiens avaient surgi de l'ombre et se ruèrent avec une sauvagerie inouïe.

Lardé de coups de couteau, l'hercule s'abattit, tandis qu'un des miliciens s'emparait de la statuette et poussait de grands cris de surprise.

Nous ne sûmes que plus tard, grâce à Keton évidemment, les véritables raisons de l'atroce tuerie qui se déroula devant nos yeux, mettant aux prises les quatre guerriers indiens.

La découverte de cette statuette, qu'ils considéraient comme sacrée, avait éveillé leur cupidité et celui qui sortit finalement vainqueur du combat s'enfuit à son tour avec son précieux butin.

Je compris immédiatement ce qui allait se passer. La statuette et le message ne parviendraient jamais à Ménès, et le fuyard la vendrait un jour pour une véritable fortune, et, à travers les siècles et les millénaires, elle passerait de main en main jusqu'au moment où elle

aboutirait dans celles de Margaret.

Je vis Keton blêmir, tandis qu'une rage sourde empourprait son visage.

J'ignore à quels sentiments il obéit à cet instant, mais il est possible qu'une croyance religieuse immodérée lui dicta son acte.

Il ramassa une arme thermique qui gisait près des cadavres déchiquetés, et s'élança vers le fuyard.

Une lutte s'engagea entre les deux hommes. Keton déchargea son arme, mais l'autre avait riposté. Ils s'écroulèrent tous deux, râlant dans la poussière.

Barney et moi nous précipitâmes, mais c'était trop tard. Keton avait son compte, et il rendit son dernier soupir sur la terre de ses ancêtres.

Peut-être était-ce là ce qu'il avait cherché et souhaité !

Je pris l'arme dans sa main, visai la statuette, et une rafale la pulvérisa complètement.

— Voilà déjà une bonne chose de faite, lançai-je à Barney avec un soupir. Filons d'ici avant qu'il ne soit trop tard.

Nous franchîmes le mur d'enceinte, et l'arme thermique que j'avais récupérée me permit d'abattre deux soldats indiens qui s'opposaient à notre fuite.

Puis nous fonçâmes d'un même élan en direction du Nil, tandis que les échos de la bataille mouraient petit à petit derrière nous, et que le silence nocturne s'imposait, calme et solennel.

\*

\* \*

Au petit matin, Barney et moi retrouvâmes la fusée à l'endroit convenu. À peine avions-nous franchi le sas que je m'écriai à l'adresse d'Archie :

— Marche arrière cette fois. La bataille de Séthis est terminée et les fusées égyptiennes sont déjà en route vers Xérès.

— Inutile, coupa Gloria avec un petit sourire, notre rôle est terminé.

— Que voulez-vous dire ?

Archie s'avança et me posa la main sur l'épaule.

— Oui, c'est exact. Nous avons capté sur nos écrans toutes les phases de la bataille de Séthis, et nous avons dû agir sans perdre une seconde. Grâce au procédé de la vitesse absolue, nous avons pu anéantir toute la flotte égyptienne au moment où elle s'apprêtait à prendre le départ pour la base secrète du Pacifique.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Et l'île de métal ? demandai-je.

— Détruite également. Nous pouvons à présent envisager l'avenir avec plus de confiance.

Il baissa la tête pour ajouter sur un autre ton :

— Malheureusement, je ne pourrai jamais oublier ce que nous venons de faire. C'était épouvantable, horrible... un véritable cauchemar... Et pourtant, il fallait que nous le fassions.

Oui, il le fallait. Il le fallait pour que nos semblables puissent un jour avoir le droit de vivre. Il le fallait pour que le monde entier ne connaisse jamais le terrible sort que la rancune xérienne lui réservait, avec la complicité du Temps.

Il le fallait !

## ÉPILOGUE

Nous avons rejoint notre époque et, avant de reprendre contact avec le continuum, Archie s'est adressé une dernière fois à Barney et à Topper :

— Vous savez, n'est-ce pas, ce qui vous attend dès que nous reviendrons dans le monde réel ? Il est encore temps de réfléchir.

Mais les deux ingénieurs restèrent fermes dans leur décision. Pourtant, nous leur avions offert de les abandonner à l'époque de leur choix, afin qu'ils puissent terminer une existence normale, puisqu'il était désormais inutile de renouer avec celle qui avait été la leur dans un futur occupé par les Xériens.

Mais non, ni les croisades, ni les mousquetaires, ni l'empire, ni la première guerre mondiale n'avaient enthousiasmé nos deux compagnons, et Archie s'était occupé personnellement de la dernière manœuvre.

Notre contact avec le temps réel se produisit le jour même de mon anniversaire, ce fameux jour qui avait été le départ de cette extraordinaire aventure, et, comme nous nous y attendions, la soudure psychomatérielle s'opéra spontanément avec nos doubles que nous étions forcés de retrouver à cette époque, puisqu'en somme RIEN encore ne s'était produit et que le cours du temps jusqu'à ce jour demeurerait inchangé. Seuls nos souvenirs allaient nous aider à déterminer exactement la scission temporelle que nous avions volontairement provoquée.

La sphère disparut dans un temps qui ne lui appartenait plus, et, lorsque je me retrouvai dans les rues de New York, je ne pus m'empêcher de sourire en pensant à Margaret, affairée probablement, avec Bud, dans quelque boutique du quartier pour me dénicher le cadeau traditionnel.

Non, cette fois, il n'y aurait pas de statuette de Sourakhamon, et, curieux de savoir ce qu'elle allait m'offrir, je me précipitai chez moi à une allure record.

Margaret était là, au milieu du living, avec une autre statuette dans la main, que je ne pris même pas la peine d'examiner, car elle s'écria aussitôt :

— Syd, rassure-toi ! Celle-là est bénie, et sans danger. Elle vient de Lourdes, mon chéri.



*Post-scriptum :*

Vous devez certainement vous demander ce que sont devenus Barney et Topper. Oui, bien sûr, j'avais oublié.

Eh bien, ils ont tout bonnement fusionné avec leurs doubles terrestres, mais les souvenirs qui se bousculent dans leurs petites têtes d'enfants gâtés n'arrivent pas, hélas ! à s'extérioriser avec précision. Dans le fond, c'est peut-être mieux ainsi, car, dans le square voisin, où ils sont devenus les meilleurs amis de Bud, les deux gamins font la joie de tous.

Que voulez-vous, ils sont tellement adorables...

- 
- 1 Grand magasin new-yorkais.
  - 2 Voir « Les poumons de Ganymède » pour de plus amples détails sur la question.
  - 3 Pour le lecteur curieux, une journée xérienne équivaut à vingt heures terrestres, à quelques secondes près.
  - 4 De quoi faire attraper une jaunisse à un élève de cinquième.